



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Entrevue avec Ignat Solzhenitsyn
Page B 3

Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 6
À Québec Page B 7
Théâtre Page B 8
Agenda culturel Page B 9
Disques classiques Page B 10
Vitrine du disque Page B 10

DANSE



L'intime et l'universel

Tangente organise
une série consacrée
à la chorégraphie
féminine

ANDRÉE MARTIN

C'est connu. Depuis fort longtemps, et peut-être même depuis sa création, Tangente détient le record annuel du nombre d'artistes-chorégraphes présentés à Montréal. Un nouveau spectacle prend l'affiche à chaque semaine des saisons d'automne, d'hiver et de printemps, tantôt pour le meilleur, tantôt pour le pire. C'est la loi de cet espace rectangulaire, un peu bas de plafond, où on ne juge pas selon le style, et où on donne leur chance à de jeunes chorégraphes en herbe. Tremplin reconnu s'il en est un à Montréal — Ginette Laurin comme José Navas et Hélène Blackburn y ont fait leurs débuts —, ce diffuseur à temps plein a instauré plusieurs séries afin que le public s'y retrouve dans cette suite ininterrompue de représentations.

Dans cette ligne de pensée, et pour bien souligner la Journée internationale de la femme, Tangente a mis sur pied «*Sa geste*», une série mettant en relief la chorégraphie au féminin. Cette année encore, deux fins de semaine sont consacrées à cet événement. Une palette de six artistes se partagera la scène de la rue Cherrier pour nous faire pénétrer dans leur imaginaire de femme. Encore cette année, les solos sont à l'honneur, où Yvonne Ng (Toronto) avec *Blue Jade* et *On Night Only*, Gwen Noah (Halifax) dans une nouvelle création et Mariko Tanabe (Montréal) avec *Le Cœur flottant* assureront les soirées du 26 février au 1er mars, et Susi Hock Lovell (Montréal) dans *Skein*, Mary-Louise Albert (Vancouver) dans *The Well* et Anna Smith (Montréal et Melbourne) avec *Équilibre*, celles du 5 au 8 mars.

Qui dit chorégraphie de femme ne veut pas nécessairement dire des œuvres revendicatrices d'un statut ou d'un droit de parole. Si c'était vrai pour l'art féminin des années 70, ce n'est plus tout à fait le cas. Les femmes, en art comme ailleurs, ont acquis beaucoup en plus de vingt ans, même s'il reste encore du chemin à faire. Elles n'en sont plus systématiquement à crier leur droit à la sexualité et à la jouissance, au travail et à la liberté, de vie comme d'expression. Aujourd'hui, elles sont ailleurs, plus loin. Tournées vers des problèmes de création plus globaux, elles ont donné naissance à des créations où l'intime et l'universel deviennent indissociables l'un de l'autre. Les six femmes présentées dans cette onzième édition de «*Sa geste*», toutes jeunes, et certaines peu ou pas connues du public montréalais, nous parlent de l'individu au sens générique, de liberté et de frustration, du corps comme instrument possible d'abstraction, tout comme d'existence, de la fuite du temps, de mémoire, de voyage et de souvenir.

VOIR PAGE B 2: TANGENTE

LES ARTS



Des archives à en manger

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Un soir de janvier. Le Québec se remet de la tempête de verglas. Sur grand écran, Hubert Aquin est en train d'interviewer l'écrivain Aldous Huxley. Gabrielle Roy raconte ses souvenirs du Manitoba à Gérard Pelletier. Simenon explique comment il a créé ses personnages.

Ces entrevues historiques sont tirées de quelques émissions de *Premier plan*, diffusées à Radio-Canada au début des années 60.

Il existe une seule place à Montréal (et vraisemblablement une seule au Canada) où l'on peut visionner de tels moments historiques: la salle Fernand-Seguin de la Cinémathèque québécoise.

Ouverte il y a près d'un an, entièrement dédiée à la production télévisuelle, la salle Fernand-Seguin cherche encore son public. Sa fréquentation demeure aléatoire. Certains soirs, on compte à peine une dizaine de personnes. Mais d'autres soirs, il faut refuser du monde. Lorsqu'on a présenté des épisodes originaux des années 60 du téléroman *Sous le signe du lion* de Françoise Loranger, on se bousculait aux portes.

Le public n'est pas gagné d'avance et Jean-Pierre Laurendeau, conservateur des archives télévisuelles à la Cinémathèque, aimerait susciter des ententes avec différents organismes, comme l'OSM ou l'École nationale de théâtre, pour offrir des projections thématiques de programmes télévisuels.

VOIR PAGE B 2: ARCHIVES

Incantations quotidiennes
(détail), 1996, de Chen Zhen.

GUY L'HEUREUX — COURTOISIE DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

PPS Danse
présente

pôles

un spectacle
virtuel dePierre-Paul Savoie Jeff Hall
+ Michel Lemieux Victor Pilon

« Un triomphe d'intégration artistique...
[ils] ont fait entrer la danse dans le 21^e siècle. »
— *The Globe and Mail*, Toronto

« *Pôles* est un rare lieu où la technologie et l'homme
se fondent [...] et créent une forme d'art magistrale. »
— *The Atlanta Constitution*



DERNIÈRE CHANCE À MONTRÉAL

11.12.13.14.15 mars à 20 h

USINE G
1345, rue Laprade
Centre Panet et Violar, 1^{er} étage, 1000 (Dorval)

Réseau Admission
790.1245
521.4493
Billetterie Usine G

Partenaires à Montréal :

Coproducteurs :

MUSEE D'ART CONTEMPORAIN
DE MONTRÉALSOFTIMAGE
MicrosoftThe Ballet Centre
for the Arts

MVP



FORTUNE



MONTAGE VIDEO Michel Giroux



DRAMATURGE Michael Mackenzie



PHOTO Rollin Laporte

MUSIQUE ORIGINALE Ginette Bertrand

SCÉNOGRAPHIE Bernard Lagace

ÉCLAIRAGES Marc Parent

COSTUMES Paule-Josée Meunier

ASST À LA MISE EN SCÈNE Alain Francœur

MONTAGE VIDEO Michel Giroux

DRAMATURGE Michael Mackenzie

PHOTO Rollin Laporte

LES ARTS

TANGENTE

Enfin des compagnies torontoises!

SUITE DE LA PAGE B 1

Il est étonnant de voir à quel point peu de chorégraphes et de compagnies torontoises se produisent à Montréal. Une, parfois deux par année s'aventurent au-delà de la frontière québécoise. Bien sûr, la métropole, sauf Tangente et quelques autres cas isolés, n'offre pas de structure de diffusion, et l'autoproduction est un risque assurément trop grand pour un artiste étranger à Montréal. Mais il y a plus. Les échanges entre les deux villes ont été rarement en bonne forme. Pourtant, l'activité chorégraphique dans la ville maitresse se fait en restant. Outre certains monuments, comme le Toronto Dance Theatre par exemple (qu'on ne voit pas non plus à Montréal), il existe tout un noyau de jeunes créateurs dignes de ce nom. Une effervescence, dont fait partie Yvonne Ng, au programme de la première semaine de «Sa geste».

Indonésienne avec des racines chinoises, immigrée au Canada en 1983 pour faire de la danse, Yvonne Ng trace son chemin avec souplesse et dignité dans le monde de la chorégraphie canadienne. Elle est considérée comme l'une des figures les plus intéressantes de sa génération. Interprète indépendante dès ses débuts, elle danse pour différentes compagnies, notamment le Northern Lights Dance Theatre et la compagnie Danny Grossman, pour ensuite fonder en 1995 les Productions Princess. Même si Yvonne Ng n'en est pas à sa première expérience artistique — en plus de danser, elle se consacre à la réalisation de vidéo-danse et fait partie du Gamelan de Toronto, un ensemble de musique traditionnelle indonésienne — ni même à ses débuts sur scène, elle en est cependant à son premier passage, comme artiste, à Montréal.

Pour cette occasion, elle a choisi deux pièces, *On Night Only* (1997), un solo commandé au chorégraphe José Navas, bien connu à Montréal pour des œuvres époustouflantes comme *Luna Llana* et *Bosquero* (entre autres), et une pièce plus intime, *Blue Jade*, qu'elle signe avec une pointe de modestie et de fragilité. Si la première pièce, d'au plus 12 minutes, sera probablement d'une facture plus connue



Yvonne Ng

pour le public d'ici, la seconde, par contre, ne nous réserve que des surprises.

Parler danse à l'Agora

Dorénavant à Montréal, on ne fait pas que regarder la danse, on en parle aussi. Pour la première fois, l'Agora de la danse organise une suite de trois rencontres, animées par Sylvain Dodié, avec des personnalités bien en vue de la scène chorégraphique québécoise. Marie Chouinard, Dulcinée Langfelter et Louise Lecavalier, respectivement au programme de ces rencontres les 25, 26 et 27 février, s'entretiendront avec le public, et sur un mode intimiste, de ce qui constitue leur art. Trois femmes, mais aussi trois thèmes: *Chorégrapheur son propre langage* pour Marie Chouinard, *La Danse et encore plus* pour Dulcinée Langfelter, *Le Corps, un outil de travail* pour Louise Lecavalier, orienteront ces soirées où le corps et la danse s'offriront à toutes les interrogations et à toutes les discussions.

ARCHIVES: Intérêt croissant

SUITE DE LA PAGE B 1

En attendant, la programmation télévisuelle de la Cinémathèque québécoise s'élargit.

En janvier et en février par exemple, on organisait une série spéciale consacrée à la musique yéyé des années 60. On y célébrait également les 20 ans de *Droit de parole* à Télé-Québec.

En mars, on présentera des épisodes du premier *Jamais deux sans toi*, puis un téléthéâtre de 1965 de François Loranger, des éditions de l'émission pour enfants *Tour de terre* des années 60, une rétrospective du travail récent de l'humoriste et réalisateur Albert Neremberg. Et une curiosité de 1957, *Le Gala des splendeurs*, où Monique Miller était reine de la radio et de la télé!

La Cinémathèque prépare aussi pour le mois de juin un hommage à la chaîne culturelle européenne Arte. «*Tout est à développer, il n'existe pas encore ici de téléphilie comme il existe de cinéphilie*», lance Jean-Pierre Laurendeau.

N'empêche... L'intérêt pour les anciennes émissions de télévision est en pleine croissance, et aux États-Unis, c'est devenu un marché en soi.

Il existe d'ailleurs, à New York et à Los Angeles, un Museum of Television and Radio, fondé grâce à l'héritage du fondateur de CBS.

A New York, le musée offre plus de 90 000 programmes de radio et de télé que l'on peut consulter dans une grande salle dotée d'une cinquantaine d'ordinateurs.

Le musée regroupe, sur plusieurs étages, des galeries, des salles de conférence, une salle de projection de 200 places, des bibliothèques, des boutiques. Le grand luxe. On y présente actuellement une grande exposition sur l'histoire des *soaps*, et depuis les derniers mois, on y a organisé des événements aussi disparates qu'une série sur les commerciaux du Super Bowl, une série sur les performances d'Elvis Presley à la télévision, une série sur les émissions montrant des artistes au travail (de Andy Warhol à Frida Kahlo),

une autre sur le travail télévisuel du cinéaste John Frankenheimer, un hommage à Arte, et ainsi de suite.

Histoire et commerce vont de pair

Jean-Pierre Laurendeau explique que l'intérêt pour les archives télévisuelles a connu deux grandes étapes.

D'abord avec la «crise des Plouffe», des années 70, lorsque le Québec réalisa avec stupeur que Radio-Canada avait effacé la quasi-totalité des bandes du téléroman *Les Plouffe* des années 50.

Sur cette triste période, Jean-Pierre Laurendeau se montre tolérant. «*Des situations particulières s'expliquent par le contexte culturel de l'époque et je ne veux accabler personne*», dit-il. *Les gens prenaient des décisions selon ce qu'ils connaissaient alors des médias. Il était impensable pour un esprit des années 50 d'imaginer un jour l'existence du magnétoscope grand public, qui permet de conserver et de revoir les films à peu de frais.*

À ses débuts, «*la télé était fondamentalement un média du direct, on ne voyait pas la nécessité d'enregistrer les émissions*», ajoute-t-il. *Cette nécessité est venue du besoin des artisans de revoir leur travail pour l'améliorer, et aussi du besoin de rediffuser l'émission dans d'autres marchés, dans d'autres fuseaux horaires. On les enregistrait alors sur du film.*

Quand le magnétoscope professionnel est arrivé dans l'industrie au début des années 60, «*son principal intérêt était qu'on pouvait effacer la bande, donc la réutiliser*», explique-t-il. *Nous étions encore dans une logique du direct. En plus, les coûts de la bande faisaient en sorte qu'on préférait la réutiliser.*

Lorsque les réseaux désiraient vraiment conserver une émission, ils la transmettaient sur film traditionnel. C'est ce qui explique, par exemple, que des émissions en couleur de la fin des années 60 comme le *Donald Laurre* Chaud aient «perdu» leurs couleurs: on les a transférées, à l'époque, sur du film noir et blanc, moins dispendieux.

Après «la crise des Plouffe», donc, l'ensemble de la société a pris conscience de l'importance de conserver des archives télévisuelles pour des raisons historiques.

Mais Jean-Pierre Laurendeau ajoute que les archives ont connu une deuxième grande étape à la fin des années 80, avec la possibilité de commercialiser des émissions sur cassette vidéo, couplée à l'arrivée des canaux spécialisés: «*On a commencé à voir les archives télévisuelles comme une source de revenus, comme une matière rentable*», explique-t-il.

Radio-Canada l'a bien compris. La rediffusion, récemment, des *Belles Histoires des pays d'en haut* a connu un énorme succès sur ses ondes, et la société d'État multiplie maintenant les cassettes commerciales de certaines grandes émissions.

TVA et Radio-Canada se sont même associés dans un projet de chaîne spécialisée consacrée aux grandes émissions du passé.

La création d'une «cinémathèque télévisuelle» publique semble donc être l'aboutissement logique de tout ce processus.

Et les réseaux ont maintenant pris conscience de l'importance des archives. Télé-Métropole réorganisait complètement son service au début des années 80. «*Avant, une émission comme Ad Lib aurait été effacée*», commente Jean-Pierre Laurendeau. *Maintenant, presque tout a été conservé, et c'est très précieux parce que tout le Québec culturel y a défilé pendant une décennie.*

De Robin des bois à Omertà

Actuellement, la Cinémathèque possède des archives télévisuelles d'émissions étrangères dont les droits sont échus auprès des télédiffuseurs francophones. «*En fait, nous sommes dépositaires, nuance Jean-Pierre Laurendeau. Techniquement, les films appartiennent toujours à ceux qui ont les droits originaux à l'étranger.*

C'est ainsi que dans les chambres fortes de la Cinémathèque se cachent des séries comme *L'Homme invisible*, réalisée en Grande-Bretagne, le *Robin des Bois* qui enchantait bien des jeunes de la génération des baby-boomers, la série française *Michel Vaillant*, etc.

Les «vraies» archives télévisuelles des grands réseaux québécois sont déposées aux Archives nationales du Canada ou du Québec. Le travail de la Cinémathèque consiste donc «*à les rendre accessibles au grand public*», dit Jean-Pierre Laurendeau.

Pour ce faire, le conservateur de la Cinémathèque mène un travail de mûne qui lui permet de découvrir des perles. Au moment de notre entrevue, il venait de dénicher dans des archives de Toronto une vieille émission où René Lévesque, ministre libéral, était interviewé par Pierre Elliott Trudeau (on veut voir!).

Mais l'évolution de la programmation soulève de nouveaux problèmes. Ainsi, la part des producteurs privés dans la programmation des réseaux est en croissance exponentielle.

Jean-Pierre Laurendeau explique que le producteur vend un droit de diffusion; après un certain temps, le diffuseur peut conserver l'émission ou la retourner au producteur. Mais le producteur n'est pas nécessairement équipé pour conserver ses propres produits. «*Nous aimerions élaborer avec eux une politique de conservation des archives des producteurs privés, et nous aimerions créer chez nous un lieu de conservation pour ces productions*», explique Jean-Pierre Laurendeau.

Ainsi, dans 30 ans, nos petits-enfants tenteront de nous comprendre en regardant *La Petite Vie*...

OSM

Écoutez C'est bien meilleur le matin et Daybreak à Radio-Canada et partez avec l'OSM en Amérique du Sud!

Courez la chance d'accompagner l'OSM en Argentine, au Brésil et à Porto Rico du 17 juin au 3 juillet 1998.

Le prix, pour deux personnes, comprend le transport aérien, l'hébergement et les billets de concert. Une valeur de 10 000 \$!

Pour vivre l'OSM avec une note d'exotisme:

Achetez un billet pour l'un des deux concerts de la série *Week-ends Gala*, à la billetterie de l'OSM

Mentionnez le mot de passe donné par René Homier-Roy sur les ondes de Radio-Canada à l'émission *C'est bien meilleur le matin* (95.1 FM ou 690 AM) de 6 h à 9 h ou celui émis par Dave Bronstetter à *Daybreak* (940 AM ou 88.5 FM) de 5 h 30 à 9 h, du 23 février au 12 mars, du lundi au vendredi.

Billetterie de l'OSM, du lundi au vendredi de 9 h à 17 h : 260, boul. de Maisonneuve Ouest, 842-9951

Date limite : 12 mars à midi

Le tirage se fera en direct sur les ondes de Radio-Canada le vendredi 13 mars prochain entre 6 h et 9 h.

Week-end Gala
Beethoven • Brahms

Vendredi 13 et samedi 14 mars, 20 h

Beethoven *Concerto pour piano n° 5, «Empereur»*
Brahms *Symphonie n° 2*

Jerzy Semkow, chef
Michel Dalberto, piano

* Règlements des concours disponibles à l'OSM : (514) 840-7417. La personne gagnante devra répondre à une question faisant appel à ses connaissances générales.
** Les abonnés de la série *Week-end Gala* de l'OSM sont automatiquement admissibles au concours.

Pour participer sans acheter un billet, veuillez consulter les règlements des concours disponibles à l'OSM et à Radio-Canada.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
842-2112

Billetterie de l'OSM : 842-9951
260, boul. de Maisonneuve Ouest

La Presse

2 NOUVELLES PIÈCES QUATRE VERSIONS

LES ARTS du Maurier présente

Les finissants de l'École nationale de théâtre et de l'Institut des arts de diffusion (Communauté française de Belgique)

dans

À l'ombre du vent de Paul Emond

et

Par les temps qui rouillent de Francis Monty

Chaque pièce présentée dans deux mises en scène de Gill Champagne et de Sylvie de Brackeleer

Du mardi 3 au samedi 14 mars Billets : 5 \$

Projet de coopération soutenu par l'Agence Québec-Wallonie-Bruxelles pour la jeunesse au Québec et en Communauté française de Belgique, le Commissariat général aux relations internationales de la Communauté française de Belgique et le ministère des Relations internationales du Québec

MONUMENT-NATIONAL 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
514 790-1245
BILLETTERIE : 871-2224 1 800 361-4595

LE SACRE DU PRINTEMPS

L'AMANDE ET LE DIAMANT

LES TROUS DU CIEL

Ce soir DERNIÈRE REPRÉSENTATION
L'Amande et le Diamant

3 FÉVRIER 1998 à 20 h, salle pierre-mercure, centre pierre-péladeau guichet 987-6919 admission 790-1245 groupes 843-9036

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

Samedi

27 janvier

28 janvier

29 janvier

30 janvier

31 janvier

L'Amande et le Diamant

Le Sacre du printemps

Les Trous du ciel

Les Trous du ciel

Les Trous du ciel

3 février

4 février

5 février

6 février

7 février

Les Trous du ciel

L'Amande et le Diamant

Le Sacre du printemps

Le Sacre du printemps

Le Sacre du printemps

17 février

18 février

19 février

20 février

21 février

Le Sacre du printemps

Les Trous du ciel

L'Amande et le Diamant

L'Amande et le Diamant

L'Amande et le Diamant

Interprètes : Wilson Blackley, Elijah Brown, Mario-Paulo Cardoso, Chia Yu Chang, Tony Chong, Louis Gervais, Kara Gilmour, Mathilde Monnard, Pamela Newell, Marie-Josée Paradis, Carole Prieur

Tournée au Québec : LE SACRE DU PRINTEMPS - 11 mars, Drummondville 11 mars, Trois-Rivières 13 mars, Châteauguay 14 mars, L'AMANDE ET LE DIAMANT - Québec 18 avril

Sur les photos : Mathilde Monnard, Dominique Prieur, Louis Gervais, Mathilde Monnard, Tony Chong
PHOTOGRAPHES : Marc Chouinard, Michael Gidycz

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
rue Sanguin / rue Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

VÉR

HOUR

Radio-Canada

MÉTRO

Le Centre-ville

MÉTRO

MÉTRO

LES ARTS

Passagers clandestins

Maintenant que je m'en suis confessée à ma collègue Odile Tremblay et qu'elle m'a semblé indulgente bien qu'elle m'ait répété les enseignements de la foi commune aux critiques autorisés d'Occident en Orient, je peux bien vous le dire, j'ai assez hâï *Titanic*. Ma solitude, même dûment partagée par l'être cher, est profonde. Selon le site *Internet Movie Database* qui a recueilli les avis de quelque 9000 internautes-cinéphiles depuis la sortie du film de James Cameron, 75 % des notes atteignent le 10 parfait, 86 % dépassent le 9, et l'aventure de la noyade manquée de Rose Butaker mériterait, toujours d'après les amateurs, le cinquième rang au classement des 250 meilleurs films de tous les temps. Ce qui correspond à la flopée de nominations aux oscars, à la recette qui a passé le cap du milliard de dollars canadiens sans iceberg en vue sur la route du milliard de dollars américains, à l'émotion radio-canadienne authentique et pour une fois partagée de René Homier-Roy et de Chantal Joy, bref au profil du chef-d'œuvre. Je lance une bouteille à la mer, je vous le demande, y a-t-il d'autres passagers clandestinement déçus dans les soutes de ce consensus insubmersible?

Je ne passe pas ma vie dans les salles d'art et d'essai et je suis plutôt bon public, aisément touchée. Mais j'ai beau faire, le *Titanic* passe et je reste de marbre.

Je m'en allais voir la minutieuse reconstitution du naufrage mythique par excellence, docudrame qui a poussé le souci de vérité jusqu'à reproduire quasiment à l'échelle le fameux navire de croisière, à respecter même la durée exacte de l'accident en mer et à nous promener à l'intérieur de l'épave, la vraie, comme si nous y étions. Est-ce avoir mauvais esprit, dans ces conditions, que d'être suprê-

mement agacée par le chapelet d'invéraisemblances qu'accumule le scénario comme si Disney nous racontait la passion de Blanche-Neige pour Mickey dans un vaisseau spatial sur le point de croiser un météorite? Ce passager de troisième classe qui peut se mettre en travers du chemin de sa belle sur le pont de première, qui tombe pile dans



Lise Bissonnette

L'œil maternel d'une bonne dame transportant par hasard dans ses valises un smoking à sa mesure, qui sort du peuple des tavernes mais sait dessiner comme un copain d'impressionnistes et s'exprimer avec une élégance rimbalde, dont le blond toupet semble négligemment taillé chez Carita et la brute chemise chez Versace, c'était déjà beaucoup. Mais la scène emblème du film, le petit couple en tenue de soirée qui se fait des mamours les pieds sur un barreau de proue du paquebot et les bras levés dans le vide, moins promis au mariage qu'à un éternuement fatal, m'a fait l'effet du toc même. J'ai déjà traversé l'Atlantique Nord en juin et je vous jure que même au soleil, et même à l'abri des courbes, des amoureux en mousseline et lin fin n'auraient pas survécu longtemps. Alors à la mi-avril, quand la nuit tombe sur le pont le plus découvert...

Je me trompais sans doute. Malgré ce que semble en dire la fiche technique du film, *Titanic* pourrait se vouloir, plutôt qu'un docudrame, une fresque de la passion dont le grandiose navire ne serait que la métaphore. Ce serait un nouveau et sublime cliché du pastoureau et de la princesse qui le préfère à son riche et noble fiancé. Mais la légende de revue et corrigée par l'auteur de *Terminator* a laissé la poésie sur le quai. Sa manière est celle des films d'action — que j'haïs aussi en général — qui poussent les situations de détresse à la limite et les résolvent par miracle, à

grands renforts de cris et de tremblements, ici de trombes en sus. La veille de la rencontre avec l'iceberg, la jeune femme a déjà tenté de se suicider, failli y laisser sa peau au moment même où elle se ravisa sur le bastingage, failli aussi tuer son futur amant en l'entraînant au moment du sauvetage. Belle préparation pour le lendemain où ils seront les derniers à quitter la cale après qu'elle ait tranché à la hache (en forme, cette jeune bourgeoise!) les menottes qui retenaient son amoureux, où ils prendront la dernière gorgée d'air disponible derrière la barrière dont ils trouveront les clés *in extremis*, où ils seront les derniers à plonger dans l'océan trois secondes avant que le dernier morceau de *Titanic* s'y engouffre, où ils seront les derniers survivants accrochés à la dernière planche au milieu d'une mer de décadés par hypothermie. Quand le jeune Jack y laisse enfin sa belle peau car il a négligé d'enfiler une veste de sauvetage, il l'a donnée aussi chèrement que le dernier des Mohicans. Mais nos tourtereaux auront échangé si peu de mots doux et encore moins de phrases complètes qu'on se demande bien, lors de leurs verglacés adieux, ce qui les attirait l'un vers l'autre, hors les hormones bien sûr.

Bon, je sais, il ne faut pas prendre ce film au premier degré. Ce n'est pas la vraie histoire du *Titanic* même si c'en est l'authentique décor. Ce n'est pas l'histoire d'un amour mais la charmante idée que les filles continuent à s'en faire entre douze et quinze ans au maximum. Ce n'est pas un drame existentiel mais une anecdote avec des bons et des méchants qu'on aime et qu'on déteste respectivement. Ce n'est pas une réinvention du septième art mais une machine cinématographique traditionnelle poussée à sa dimension ultime, du moins jusqu'à ce qu'une autre aille plus loin. C'est le dépassement olympique du genre. Je comprends que de vrais habitués du cinéma, des gens qui en connaissent toutes les ficelles, le saluent pour les fron-

tières matérielles qu'il repousse, pour sa maîtrise et son emprise sur l'imaginaire tous publics. Je comprends aussi que ce soit à prendre ou à laisser.

Mais j'ai deux regrets. Le premier vient de l'adéquation entre l'argent et les grosses ficelles. Les films à petit budget sont charmants et souvent beaucoup plus intelligents que tout ce qui peut sortir du cerveau à effets spéciaux de M. Cameron (tout Canadien qu'il soit) ou de la fine bouche de Leonardo Di Caprio dans une scène de séduction sur banquette arrière. Je viens, bien tardivement, d'aller voir le très français *Nettoyage à sec* et le climat du sous-sol d'une teinturerie de Belfort surpasse en érotisme et angoisse tout ce qu'on vous a suggéré entre les cloisons de la nef en détresse. Mais ce serait tout de même bien, un jour, qu'arrive sur les écrans un film à grand déploiement, une épopée, une immense affaire qui aurait exigé beaucoup de dollars et même beaucoup trop que c'en serait un peu scandaleux, mais un film qui serait d'une subtilité égale à ses moyens. Après tout, dans les autres arts, les objets les plus finement ciselés commandent le plus fort prix. Pourquoi est-ce le contraire au cinéma?

Le deuxième touche le *Titanic*. Dans l'abîme où il avait sombré le soir du 12 avril 1912, il emportait des centaines de fantômes et des milliers d'histoires qui viennent toutes de se fondre, figées, arrêtées, derrière celle de Rose Butaker et de Jack Dawson qui n'ont jamais existé mais dont le mièvre amour incarne désormais, dans l'imaginaire populaire, la vie des disparus. La légende avait déjà été violée par les caméras sous les linéaux de glaise, au fond des mers. Colorisée, éclairée, décapée, recollée, nettoyée pour nos écrans, elle n'est plus.

Sauf celle des musiciens de l'orchestre qui ont échappé, par miracle, à cette mise en ordre du rêve.

Ignat Solzhenitsyn

Mon père, ce héros

Entre mythes et réalité, l'histoire des Solzhenitsyn (ou Solzhenitsyn, selon que l'on parle du père, Alexandre, ou du fils, Ignat) fait couler beaucoup d'encre, à commencer par celle du Prix Nobel lui-même dans ses réquisitoires contre l'univers concentrationnaire soviétique dont il fut à la fois la victime et le farouche dénonciateur. Une renommée écrasante pour la progéniture? *Niet*, à en croire son fils, Ignat Solzhenitsyn, cette étoile montante du piano en récital à Montréal demain. Fier de son nom, il le porte bien haut, capable, avec son verbe aiguisé, de défendre la réputation éclaboussée de son père, son héros.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Digne des plus grands romans, l'univers des Solzhenitsyn charrie sa part de légendes. Alors que d'autres se plaisent à enjoliver la réalité, Ignat Solzhenitsyn, âgé de 25 ans, remet les pendules à l'heure. Oui, une bulle de Russie s'est bien lovée au cœur des montagnes du Vermont pendant les années d'exil. Non, toute l'intelligentsia russe n'a pas défilé dans le salon des Solzhenitsyn.

«La bulle russe, c'était la famille. L'un des plus grands amis de la famille [le violoncelliste et maestro], Mstislav Rostropovitch, n'est venu que cinq ou six fois nous visiter au Vermont.»

Scellée par une reconnaissance et un respect mutuels, l'amitié entre l'écrivain et le musicien ne souffrait en rien de ces contacts occasionnels.

Sans crainte des représailles, Rostropovitch avait accepté à la fin des années 1960 d'héberger l'écrivain dissident dans sa datcha proche de Moscou. En 1969, il publiait dans la *Pravda* une lettre assassine contre le traitement infligé par le gouvernement soviétique au Prix Nobel de littérature.

Les rares visites de Rostropovitch chez les Solzhenitsyn n'en furent pas moins déterminantes pour le jeune Ignat. «A notre arrivée aux États-Unis, nous avions emménagé dans une vieille maison de ferme. Très tôt, je me suis mis à graver autour du piano qui se trouvait là. Melomanes, mes parents écoutaient beaucoup de disques à la maison, mais ils ne s'étaient pas rendu compte de mon talent.»

Un jour qu'il était de passage au Vermont, Mstislav Rostropovitch posa la question clef. Quel est donc le professeur de cet enfant? «Mes parents répondirent que je n'en avais pas. Mstislav Rostropovitch les semonça et c'est ainsi que j'ai reçu mes premières leçons à neuf ans.»

Et ce Rudolf Serkin, pianiste et pédagogue d'origine russe, dont il est question dans la notice biographique d'Ignat Solzhenitsyn? «Il n'était pas vraiment un proche ami de la famille. Je l'ai rencontré par hasard, grâce à un bon coup de destin: il habitait à une heure de route de notre maison, au Vermont!»

Le pays volé

Dans un monde où les plus prometteurs se consacrent à la musique à cinq ou six ans, le jeune Ignat avait un sérieux retard à combler. Par contre, sur d'autres plans... «A la maison, nous ne parlions que le russe et nous avions très peu de contacts avec l'extérieur. Jusqu'à ce que nous entrions à l'école, mes deux frères et moi ne parlions pas un mot d'anglais. Selon un horaire bien arrêté, nos parents nous faisaient carrément la classe à la maison. A telle heure, nous étudions la civilisation russe. A telle autre, la langue. Dès l'âge de six ans, mon père nous lisait à haute voix les livres qu'il a écrits. Pendant trois ans, nous avons appris un poème par jour.»

Ignat Solzhenitsyn déplore que les psychologues de tout acabit, à l'Ouest, aient convaincu les parents

de l'extrême fragilité d'un enfant. «Au contraire, le cerveau des enfants est généralement capable de tout absorber!»

Certes, dans la famille Solzhenitsyn, le mot était sacré. «Aujourd'hui, la lecture occupe la presque totalité de mon temps libre. J'écris aussi beaucoup: mon journal intime, mes impressions de voyage. Heureusement, aucun des trois enfants n'a manifesté de réels talents d'écrivain. C'aurait été difficile. Je suis pianiste, j'ai un frère sinologue, et l'autre est urbaniste.»

Russe d'abord, puis Américain. Ainsi se définit Ignat Solzhenitsyn. «Nous avons grandi aux États-Unis, mais avec la Russie au fond de l'âme. Il ne passait pas un repas sans que le pays qui m'a été volé à un an ne soit abordé, de près ou de loin. L'actualité ne manquait jamais d'alimenter nos discussions, entre les tanks qui entraient en Afghanistan, la déclaration de la loi martiale en Pologne, la prise du pouvoir des sandinistes au Nicaragua...»

Depuis la réhabilitation de son père, qui habite en Russie depuis trois ans, Ignat Solzhenitsyn ne se sent plus comme un exilé. À vingt et un ans, vingt ans après le départ en catastrophe de sa famille, Ignat Solzhenitsyn s'est rendu en Russie, dans le cadre d'une tournée avec Mstislav Rostropovitch. «Ce fut la réalisation d'un rêve que je caressais depuis si longtemps! Cette Russie m'est apparue telle qu'elle m'avait été dépeinte dans ses heures les plus sombres. La Russie, je l'avais connue par procuration, à travers mes lectures, mes parents et leurs amis. Une fois là-bas, j'ai dû m'habituer à cette Russie libre. A la vue d'un policier, dans la rue, mon premier réflexe était de fuir à toutes jambes!»

Libre, la Russie, mais encore loin de jours plus doux. «Avec la fin du communisme, nous avions la chance d'améliorer véritablement la vie des Russes. Nous ne l'avons pas saisie et la question demeure: la Russie s'en tirera-t-elle? J'ai bon espoir, d'ici la fin de ma vie, de la savoir non pas au bout de ses peines mais, à tout le moins, dans la bonne direction.»

Ignat Solzhenitsyn passe de deux à trois mois par année en Russie. «Je ne serais pas surpris de me voir y passer de plus en plus de temps. Seulement, cette envie que j'ai est difficilement conciliable avec ma carrière.»

Un complot

À l'Ouest comme à l'Est, Ignat Solzhenitsyn voit de plus en plus la réputation de son père, l'icône, le héros, l'écrivain format géant, traînée dans la boue. «Au fil des ans, comme tout autre personnage public, mon père a été l'objet des pires rumeurs, potins, mythes et mensonges. Oui, des mensonges. Surtout, on répète de plus en plus fréquemment que mon père serait devenu monarchiste, qu'il favoriserait le retour du tsar. D'où sont parties ces rumeurs? Quel journaliste les a vérifiées? Dans ses écrits, où mon père émet-il pareil souhait? Dans *La Roue rouge*, qui traite de la Révolution russe et des événements qui l'ont précédée, il a noté des pages et des pages sur Nicolas II, soutenant qu'il n'avait pas été à la hauteur de ses



J. HENRY FAIR

Ignat Solzhenitsyn

lourdes fonctions. Comment des gens ont-ils pu faire une lecture tout à fait opposée et dire que mon père admirait Nicolas II au plus haut point?»

Selon Ignat Solzhenitsyn, certaines faussetés proviennent de simples erreurs humaines. D'autres, au contraire, ont à son avis des relents de... complot des ennemis idéologiques de son père. «L'écrivain américain Tom Wolfe est tombé dans le mille en parlant un jour du "mythe marxiste". Toutes les théories de Marx ont été réduites à néant par la réalité, toutes ses prédictions, réfutées. Le marxisme est mort, sauf dans l'Amérique académique, dans les universités. Là, il se trouve quelques marxistes irréductibles

que mon père heurte nécessairement, encore aujourd'hui.»

Dans certaines biographies récentes sur Alexandre Solzhenitsyn, il est aussi question de son rapport tyrannique avec les femmes, de son attitude désobligeante envers ses conjoints qui ont organisé ses notes, dactylographié ses manuscrits, révisé ses écrits. Sans que la question ne lui soit posée directement, Ignat Solzhenitsyn tient aussi subtilement à corriger cette perception. «Comme mon père l'a si souvent dit, ma mère [la seconde conjointe d'Alexandre Solzhenitsyn] est une alliée inestimable, sa plus juste critique littéraire, son éditeur le plus alerte. Mon père écrit le brouillon,

ma mère relit, fait ses commentaires. Ils forment une paire sans pareille.»

Pour se faire justice, pourquoi Alexandre Solzhenitsyn ne fait-il pas une autre de ses légendaires sorties publiques? «Mon père s'est toujours tellement employé à dire la vérité sur son pays, sur le régime soviétique, qu'il n'a jamais pris le temps de répondre à ces charges. Quand nous lui en parlons, il répond invariablement: "Laissez-les mentir. Je ne peux tout de même pas passer ma vie à des polémiques menées par des gens intellectuellement malhonnêtes au départ."»

Inévitablement, Alexandre Solzhenitsyn est sans cesse ramené dans la conversation, étonnamment par le fils lui-même, plus souvent qu'autrement. «Mes frères et moi, nous avons suffisamment confiance en nous-mêmes pour ne pas considérer que notre père nous porte ombrage. J'aime mes parents, je me sais privilégié d'être leur fils, j'en suis incroyablement fier. Leur vie est pour moi un exemple à suivre, une inspiration, et je suis toujours ravi de parler d'eux.»

De toute manière, Ignat Solzhenitsyn pourrait difficilement nier son bagage familial et génétique. Il y a d'abord cet anglais qu'il manie si élégamment, ses opinions bien arrêtées: sur l'importance de ne pas laisser l'argent corrompre ses principes, sur le nécessaire respect des compositeurs dans l'interprétation de leurs œuvres, sur la rectitude politique à combattre. «Par exemple, je ne me cache pas

pour dire que les meilleurs compositeurs — Brahms, Schubert, Mozart, Beethoven — sont germanophones et non pas russes.»

En ce sens, d'un point de vue strictement musical, Ignat Solzhenitsyn se réjouit d'avoir été éduqué à l'Ouest. «Je me suis souvent demandé ce qu'aurait été ma vie si mon pays ne m'avait pas été volé à un an. Musicalement, je me considère chanceux d'avoir vécu aux États-Unis, d'avoir pu prendre des leçons auprès de grands maîtres à Londres, d'avoir été exposé à différentes écoles et influences. En Russie, ça aurait été impossible.»

Ignat Solzhenitsyn se montre à jamais reconnaissant envers ses parents d'avoir su lui transmettre la culture et la flamme russes. «C'est le grand défi des exilés, comme des minorités. Au Québec, vous êtes bien placés pour comprendre.»

Le Québec, le mouvement indépendantiste, il connaît? «Évidemment, j'ai si longtemps été votre voisin! De l'autre côté de la frontière, on se demandait bien si on allait continuer d'être approvisionnés par Hydro-Québec si la province se séparait du pays!»

États-Unis, Québec, Russie: le monde est décidément bien petit...

IGNAT SOLZHENITSYN

Ladies Morning Musical Club
Salle Pollack, Université
McGill, 15h30

Seulement au Centre Pierre-Péladeau

Notre choix de cordes...

Martin Beaver et Compagnie
Grande soirée romantique

Martin Beaver, Martin Foster, Neal Gripp, Douglas McNabney, Elizabeth Dolin et Guy Fouquet, réunis dans un programme conçu autour de *La Nuit transjurée* de Schoenberg.

Ce lundi 23 février, 20 h

Danièle LeBlanc mezzo-soprano
Cristina Bianchi harpe

Deux étoiles montantes de la scène internationale

Ce mardi 24 février, 20 h

Tricycle:
Donato, Lipsky et Gelfand:

Une soirée jazz éclatée

Le lundi 9 mars, 20 h

Billets:
987-6919
Réseau Admisson:
790-1245

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est
Prue Sanguinet / Berri-UQAM

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

LE DEVOIR

Desjardins

SCARRIN

STRADA
présente en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac

DANS UNE MISE EN SCÈNE MARIANT MUSIQUE MÉDÉVALE ET ARTS DE LA RUE

Grantjoie
MÉNESTRIERS ET SALTIMBANQUES

20 et 21 février à 20 h
15 \$

22 février à 15 h
6 \$/enfants et 10 \$/adultes (spécial-famille — une heure)

Maison de la culture Frontenac : 872-7882
2550, rue Ontario est, métro Frontenac

billetterie
Articulée
844-2172

Logo de la Ville de Montréal

LES ARTS
CINÉMA

La vérité intérieure des choses

FRED

Écrit et réalisé par Pierre Jolivet. Avec Vincent Lindon, Clotilde Courreau, François Berléand, Albert Dray. Image: Patrick Blossier. Montage: Luc Barnier. Musique: Serge Perathoner, Jannick Top. France, 1997, 85 minutes.

MARTIN BILODEAU

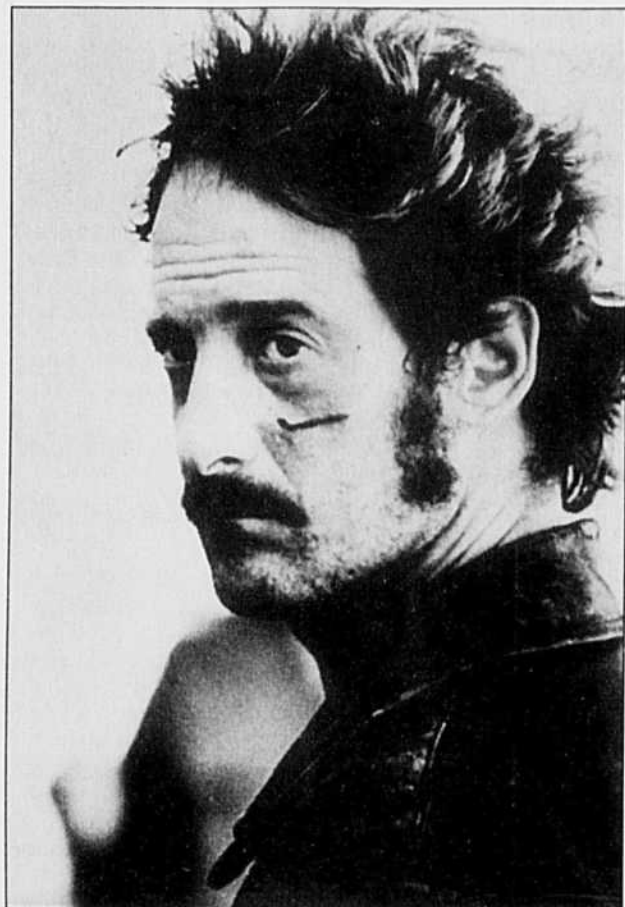
Depuis *Strictement personnel*, son premier film sorti en 1985, Pierre Jolivet a fait de ce premier titre sa devise, explorant sans faire de vagues l'univers du polar, genre qu'il épure stylistiquement et assimile à son dis-

cours socialement engagé (*Force majeure*, *Simple mortel*). *Fred* s'inscrit dans la continuité logique de cette œuvre cohérente et impassible, dont les héros sont habituellement des hommes anonymes et sans voix.

Fred est construit en deux parties qui se répondent. La première, d'un naturalisme proche de celui de Ken Loach, se penche sur la réalité d'une petite banlieue aseptisée, ville dortoir pour citoyens sans le sou, où Fred (Vincent Lindon) et Lisa (Clotilde Courreau) vivent, amoureux heureux, entre deux tranches de réalité. Grutier bedonnant au chômage, il fait le ménage, la vaisselle, les courses, et prend soin du gamin de Lisa; standardiste dans un laboratoire médical, elle endure quotidiennement les affronts d'un patron indiscret (François Berléand). Lorsque Fred accepte de conduire un camion poids lourd dans un entrepôt de la ville voisine, à la demande de son voisin Michel (Stéphane Jobert), les événements commencent à se bousculer et les intrus à se montrer suspects. Puis, lorsqu'un ancien camarade de travail se fait assassiner sous les yeux de Fred, le film s'engage sur les rails d'une intrigue policière conventionnelle mais bien ficelée, qui débute à la vue du héros fuyant le lieu du crime, convaincu que les autorités, qui verront en lui un suspect idéal puisqu'il s'était battu la veille avec le défunt, classeront aussitôt l'affaire. Ainsi, parallèlement à l'enquête menée par deux détectives (Albert Dray et Roschdy Zem), Fred cherche à démasquer les coupables.

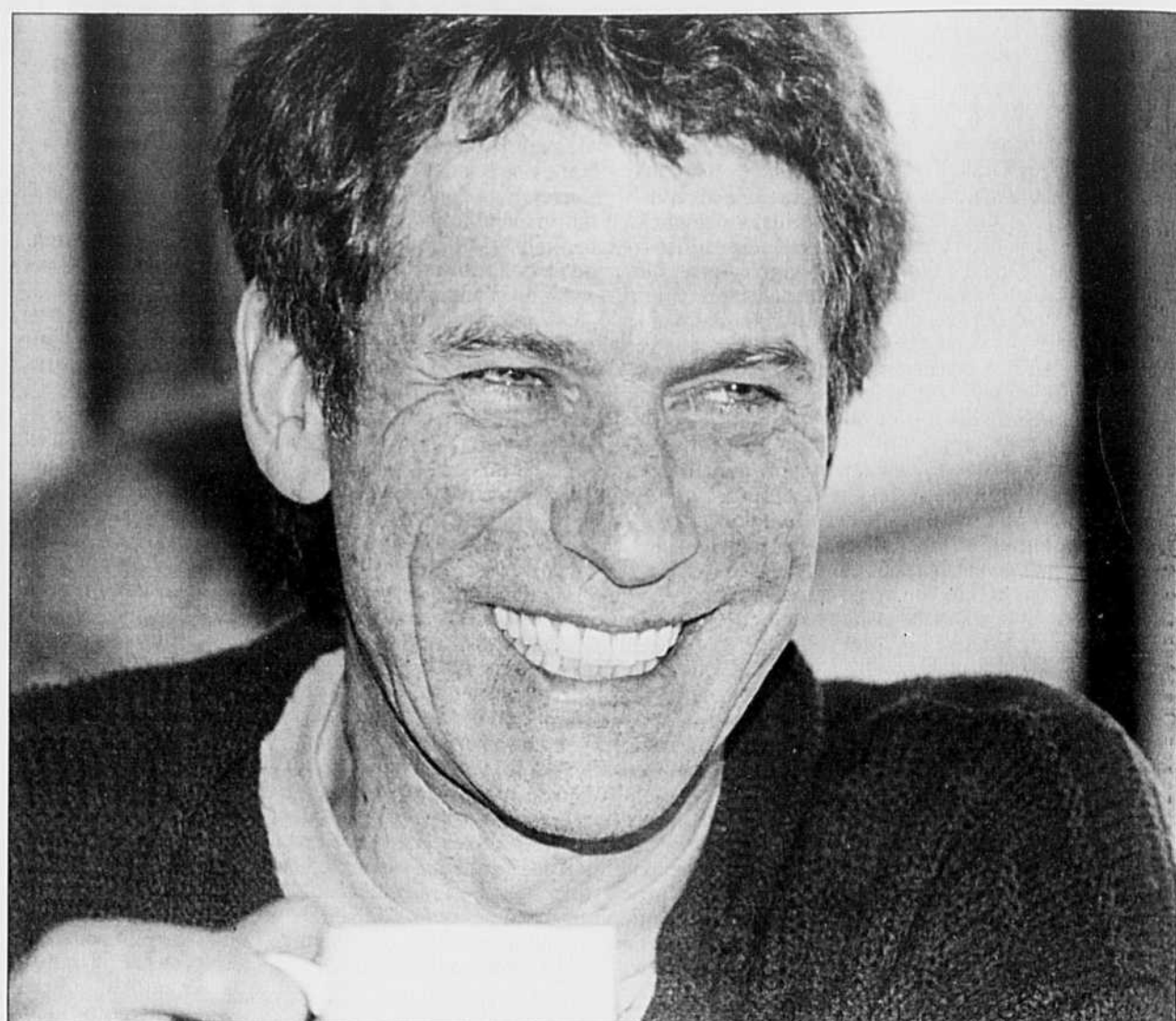
Grâce à une écriture fine et intelligente, qui sacrifie les effets et l'emphase pour l'authenticité, la simplicité et la rigueur, Jolivet atteint — chose qu'on voit très rarement au cinéma — la vérité intérieure de son anti-héros. Car Fred est ce que Charlebois appellerait «un gars ben ordinaire»: un homme moyen, citoyen sans histoire, poussière d'enjeu balayée par un contexte économique aussi magistral que fuyant, où les coupables sont le produit d'équations sociales, économiques et politiques que Jolivet se permet simplement d'évoquer sans pointer vainement le doigt.

Son histoire imbrique subtilement les enjeux intimes et sociaux des personnages, leur courage devant le monde matériel qui les enserre comme un étou. Réalisé selon un schéma conventionnel, qui ressemble à la fois au cinéma social anglais (pour la froideur du cadre et la tendresse du regard) et au polar typiquement français (dont Jolivet révise les codes), *Fred* est un petit film serré, porté par des figures belles et ordinaires, magnifiquement campées, dédramatisées par le regard lucide que pose sur eux le cinéaste engagé qui, au lieu d'en faire les symboles d'un combat perpétuel, en fait les symptômes d'un monde qui régresse socialement.



Vincent Lindon

ARCHIVES LE DEVOIR



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Après avoir terminé son film, Robert Morin s'est interrogé: «Mon film est-il dissuasif ou pas?»

Voyage au bout de l'enfer

Robert Morin n'a jamais fait dans la dentelle, mais avec *Quiconque meurt, meurt à douleur*, il effectue (et fait effectuer au spectateur) un vrai voyage au bout de l'enfer. Jeudi prochain, Les Rendez-vous du cinéma québécois le lancent en primeur. Dès le lendemain, ce long métrage vidéo-choc prend l'affiche un mois durant au Parallèle.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

«C'est noir, c'est dur, c'est pas gentil, c'est pas racoleur, c'est rempli de gens qui courent après leur mort, mais tu ne peux pas rendre un film drôle en mettant des seringues dedans. Tu ne peux pas faire du mou avec du dur. Les vrais instants de vérité doivent bien exister quelque part.»

Il vient de passer une saison en enfer, Robert Morin, émergent d'une expérience sans doute indispensable mais combien éprouvante. Le cinéaste de *Requiem pour un beau sans-cœur* et de *Windigo* en avait pourtant vu d'autres. Jamais, toutefois, il n'avait eu l'impression de toucher autant la réalité noire du doigt que cette fois-ci, de donner naissance à une créature monstrueuse qui lui glissait entre les doigts.

Après avoir terminé *Quiconque meurt, meurt à douleur*, son réalisateur fut pris d'un doute. «Mon film est-il dissuasif ou pas?» Après tout, on ne

sait jamais... Il a invité des jeunes à le visionner. Tous ont répondu: «Ça ne donne pas le goût.»

Attachez vos tuques avant de vous assoir devant l'écran pour l'aventure. *Quiconque meurt, meurt à douleur* s'avère une des œuvres les plus dures à encaisser qui soit. Fiction aux allures de documentaire coécrite avec des gens de la rue, des habitués de la seringue, elle nous entraîne dans une piquerie montréalaise entre des gens en manque et des policiers pris en otages, à l'heure où tout saute et où caméraman et cinéaste du *reality show Justice en direct* sont l'œil témoin de ce cauchemar. Disons qu'on n'a pas l'impression que les chaînes de télé vont l'acheter. La rectitude politique n'est pas la tasse de thé de la maison.

«Les gens qui vivent en fonction de leur mort, les "deer hunters", c'est le thème récurrent dans mon œuvre, c'est ce qui me fascine le plus, quoi!»

La dope, il connaît, Robert Morin. À vingt ans et des poussières, il a joué

avec l'aiguille, l'héro, la coke. L'envie de se flamber, ça demeure toujours tapi quelque part. Est-ce que ces désirs-là disparaissent jamais? Ces dernières années, il a traversé une période sombre qui lui a rappelé ces vieux rêves d'évasion. Et puis il a emménagé dans une ancienne piquerie, remplie de graffitis, avec des seringues qui traînaient par terre.

L'envie lui est venue de tourner quelque chose avec des accros à la drogue. Une vidéo, pas un film. Ce support s'imposait puisque l'action est captée à travers l'œil du caméraman de fiction en direct pris au milieu d'une descente qui dégénère en sanglante prise d'otages. «C'est un film sur des médias pris à leur propre piège.»

La vidéo (dont Morin possède une longue expérience), c'est bien moins cher que la pellicule. *Quiconque meurt, meurt à douleur* a coûté 300 000 \$. Et puis le médium permet de tourner treize heures de matériel pour en conserver, comme ici, une heure et demie. Mais à Téléfilm, on protestait: «Prends des vrais acteurs.» Morin a refusé: «C'est trop dur d'entrer dans la peau d'un junkie. Il faut y habiter déjà.»

Il a recruté ses comédiens parmi les rédacteurs du journal *L'Infiné*, d'autres dans un centre de désintoxication. Le reste de l'équipe s'est greffé à travers le jeu du bouche à oreille. Tous avaient vécu ou vivaient encore avec la drogue. Morin a proposé à son monde un simple canevas d'action. De février à juin, le scénario a pris forme en groupe, mais les dialogues du film sont improvisés par les acteurs. «Ce sont leurs mots, leurs révoltes, leurs cris, et à 80 % leur propre univers.»

«Durant sept jours de tournage, je les ai emprisonnés avec moi sur le plateau. On dormait là. Il ne fallait pas que l'un d'eux parte sur la go... Le matin, on trouvait des mégots de cigarettes, des seringues. Plusieurs étaient sur la méthadone, mais certains ont récidivé pendant le tournage.»

«Dans le film, ils se shootaient du soluté mais parvenaient à avoir l'air complètement stone quelques instants plus tard. Ce n'est pas que je les ai vraiment dirigés. Pour moi, la direction d'acteurs, ça se résume à mettre du monde en confiance. Cela dit, si tu mets bout à bout les dialogues de mon film, ils ne tiennent pas debout. Les acteurs ne possèdent pas les mots pour qualifier leurs émotions. Le public comprend tout de même, parce que les corps parlent. Après tout, la moitié de la population s'exprime avec 400 mots de vocabulaire.»

Robert Morin travaille sur des projets de scénario avec deux de ses acteurs: Jean-Marie et Patrick. Un suspense à la Agatha Christie, un film sur le viol, œuvre en fragments de style *Short Cuts*. La seule envie du réalisateur: se changer les idées après l'épreuve. «J'ai hâte d'éjecter le film de mon système, de m'en désintoxiquer en somme!»



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Robert Morin

L'ACPAV PRÉSENTE TONY NARDI DANS UN FILM DE PAUL TANA
UNE PRODUCTION DE MARC DAIGLE ET BERNADETTE PAYEUR

«...EXCELLENT FILM.»

- Odile Tremblay, Le Devoir

L'enfer est pavé
de bonnes intentions

LA DÉROUTE

Avec TONY NARDI MICHÈLE-BARBARA PELLETIER
JOHN DUNN-HILL HUGOLIN CHEVRETTE RICHARD LEMIRE
PIERRE LEBEAU TONY CONTE FRANK CRUDELE MARIA BUGGÉDU MÊME RÉALISATEUR QUE
«CAFFÈ ITALIA»
ET DE
«LA SARRASINE»13
ANS +

À L'AFFICHE!

VOIR

CINÉPLEX ODÉON

CFP

L'ACPAV

CINÉPLEX ODÉON
QUARTIER LATIN ★ ★ ★LES CINÉMAS GUZZO
LACORDAIRE 11 ★ ★ ★CINÉPLEX ODÉON
BOUCHERVILLE ★ ★ ★

★ ★ ★ ★ ★

✓ SON DIGITAL

ROCH DEMERS
présente un nouveau
conte pour tousViens danser...
sur la
lune!Un film de
KIT HOODProduit par
Rock Demers
et Kevin TierneyAvec Nathalie Vansier • Michael Yamashita • Elisha Cuthbert • Martine Badgley • Kim Yaroshkevskaya
Joanne Côté • Serge Houde • Dorothée Berrymann dans le rôle de Tante Ruth
■ Scénarisation Jacqui Manning-Albert • Kevin Tierney ■ Productrice déléguée Lorraine Du Hamel • Photographie Michel Caron
■ Direction artistique Violette Daneau ■ Montage Glenn Berman ■ Son Claude La Haye, Serge Beauchemin, Ivo Spall
■ Musique Milan Kymlicka ■ Animation Bratislav Pojar

DÈS LE 27 FÉVRIER!

Distribution
La Fête" TROUBLANT, CHARMANT
ET IRRÉSISTIBLE "

- Marie-Christine Trottier, Montréal Ce soir

" UN EXCELLENT FILM,
D'UNE RARE INTELLIGENCE "

- Patrick Gauthier, Le Journal de Montréal

" UN MUST "

- Nathalie Pelrowski

" UN FILM
MAGNIFIQUE "

- Christiane Charette, R.C.

" UN RARE BONHEUR "

- Odile Tremblay, Le Devoir

ma vie
en
RoseUn film de
Alain BerlinerGOLDEN
GLOBE
DU
MEILLEUR
FILM
ÉTRANGEREn
nomination
pour le César
de la meilleure
première
œuvreHaut et Court présente un film d'ALAIN BERLINER
MICHELLE LAROQUE • JEAN-PHILIPPE ECOFFEY • HELENE VINCENT • GEORGES DU FRESNE
RÉALISÉ PAR ALAIN BERLINER

DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE COCHIN

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
FAMOUS PLAYERS
CENTRE LAVAIL
FAMOUS PLAYERS
F.P.B. GREENFIELD PARK
FAMOUS PLAYERS
CARR. de L'ESTRIE

LES
ARTS
CINÉMA

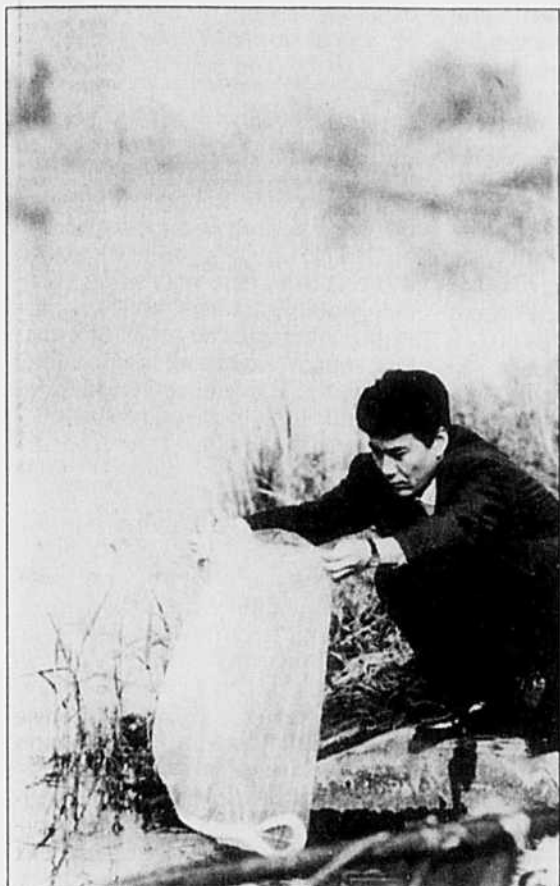
Morceau de style plutôt glacial

L'ANGUILLE

Réal.: Shohei Imamura. Scénario: Mortofumi Tomikawa, Daisuke Tengan et Shohei Imamura. Avec Koji Yakusho, Misa Shimizu, Fujio Tsumetam Mitsuke Baisho, Akira Emoto. Image: Shigeru Komatsubara. Musique: Shinichiro Ikebe.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

En duo avec *Le Goût de la cerise* de Kiarostami, *L'Anguille* d'Imamura a récolté la palme d'or au der-



ARCHIVES LE DEVOIR
Koji Yakusho dans *L'Anguille* d'Imamura

nier Festival de Cannes. On l'a déjà dit: ce palmarès en fut un avant tout de cinéphiles qui couronna des œuvres résolument non commerciales. En corollaire, lorsque celles-ci atterrissent en salle, le grand public, dérouter, n'y trouve pas nécessairement son compte.

Le Japonais Imamura (à qui la Cinéma-thèque vient de consacrer une rétrospective) n'en est pas à sa première palme d'or puisqu'il en avait déjà reçu une en 1983 pour *La Ballade de Narayama*. Mais *La Ballade* était un film plus accessible et, disons-le, plus fort que *L'Anguille*.

Très maîtrisé, glissant comme le poisson qui lui donne son titre, ce film est un morceau de style davantage que de feu, une œuvre de maturité, sans bavures, mais un peu terne. Et l'humour d'Imamura, sa faculté de broser des personnages de contradiction paraît absent de cette *Anguille* (hormis à travers une figure secondaire, un fou d'extraterrestres).

L'ouverture est pourtant puissante, qui met en scène Yamashita (Koji Yakusho), homme rangé, pêcheur à ses heures, à qui des lettres anonymes révèlent l'infidélité de sa femme et qui, la prenant sur le fait, l'assassine à coups de couteau en une scène très forte.

Le film suivra, après huit années d'incarcération, la réinsertion de cet homme en probation, ayant pour seule compagne une anguille apprivoisée.

Transplanté dans un petit village où il ouvre un salon de coiffure, il sauve une inconnue du suicide avant de la prendre comme adjointe et se voit récupérer par la vie.

Profil d'un homme blessé, misanthrope, dégoûté des femmes, qui s'attachera sans le vouloir à cette Hattori (Misa Shimizu) tombée du ciel avec tant de secrets dans ses tiroirs, *L'Anguille* est un film tissé d'ellipses. Le héros est en retrait de lui-même, en rupture de société et ne s'ouvre que malgré lui, au contact de voisins attachants et de cette belle jeune femme si patiente qui entreprend sa conquête. En une mise en scène très aboutie, mais sur un climat austère, le film suit pas à pas la très lente transformation d'un héros si fermé à qui Takuro Yamashita confère avec beaucoup d'intériorité sa dimension tragique.

Plus attachante apparaît Misa Shimizu, en femme amoureuse, otage de ses vies entrelacées. Ce sont les figures secondaires qui apportent pourtant ses taches de couleur au film: la mère complètement cinglée de Hattori, le supérieur d'un temple bouddhiste, les petits mafieux qui gravitent autour du passé d'Hattori, l'ancien détenu qui vient hanter celui de Yamashita. Ils sont le mouvement aspirant le héros hors de sa retraite intérieure, le mouvement aussi qui empêche le film de demeurer trop statique (avec le concours de certaines scènes hautement dynamiques, telle la bataille dans le salon de coiffure).

Malgré tout, *L'Anguille* a du mal à intéresser vraiment le spectateur au destin de son personnage principal, figure assez glacée qui fige l'action. Imamura s'est donné un défi de sourdine, et l'a relevé sur ce mode assourdissant. Le cinéaste japonais est un vieil homme maintenant. Son détachement paraît perceptible dans le rythme, le ton de ce film subtil qu'on eût souhaité plus flamboyant.



Tony Nardi dans *La Déroute* de Paul Tana

Haute tension

LA DÉROUTE

Réalisation: Paul Tana. Scénario: Paul Tana, Bruno Ramirez et Tony Nardi. Avec Tony Nardi, Michèle-Barbara Pelletier, John Dunn-Hill, Hugolin Chevrette-Landesque, Richard Lemire, Pierre Lebeau. Image: Michel Caron. Musique: Pierre Desrochers.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Je le dis tout de go: il y a belle lurette qu'un film québécois ne m'avait autant plu. *La Déroute* laisse dans son sillage l'impression d'émerger d'une véritable œuvre d'auteur, avec une force, une sensibilité, un regard et une direction d'acteurs remarquables. Et qui dit acteur, dit Tony Nardi, extraordinaire de vérité et de profondeur dans le rôle principal qui devrait lui valoir, s'il existait une justice en ce bas monde, de grands prix d'interprétation.

Paul Tana, le cinéaste québécois d'origine italienne qui témoigna si bien de cette réalité de l'immigration à travers *Caffè Italia* et *La Sarrazine*, possède déjà son public d'inconditionnels. Des happy few il est vrai. *La Déroute* devrait étendre son auditoire.

Ce n'est pas que ce film soit si facile. On ne saurait lui prédire un important succès grand public (tout en l'espérant). *La Déroute* est une œuvre sous tension, une tragédie qui culmine dans l'horreur, et le portrait inspiré d'un homme coincé entre deux cultures.

Face-à-face entre un homme d'affaires, *self made man* né en Italie, et sa

jeune fille de vingt ans, vraie petite Québécoise qui refuse de prendre la relève de l'entreprise paternelle pour vivre sa vie. La partie sera un impitoyable bras de fer.

Que Tony Nardi ait pu rendre attachant un homme aussi impossible à vivre, qui rendrait fou une sainte, constitue un des tours de force de ce film. L'acteur habite littéralement son personnage, plus vivant que nature, dans ses contradictions, ses nuances, ses charmes, sa démenche. Il est renversant.

Film sur le regard aussi, *La Déroute* pose un œil double sur le héros. Joe fait réaliser une vidéo sur sa vie, sa carrière, et ces images intercalées répondent à l'action, lui renvoient un miroir déformé, idéalisé. L'utilisation de la vidéo dans le film est un procédé désormais éculé, quoique justifié ici, porteur des aspirations naïves d'un homme qui voudrait modeler le réel à sa guise mais qui le sent glisser comme du sable entre ses doigts.

La distribution générale est excellente, et on salue les prestations de Michèle-Barbara Pelletier, qui incarne sa fille Bonnie avec un naturel mêlé de passion, et d'Hugolin Chevrette-Landesque, jouant sans sombrer dans la caricature le personnage difficile du fils handicapé mental. Quelques comédiens secondaires paraissent moins habiles, tel Richard Lemire, en Diego, le réfugié sud-américain qui aime et partage la vie de Bonnie. Il demeure néanmoins crédible. Le film repose beaucoup sur des personnages très construits. Il repose aussi sur le regard non maquillé et sans complaisance posé sur la réalité québécoise. Les im-

migrants ne seront jamais dépeints comme des enfants de chœur mais comme des êtres parfois racistes, pétris de préjugés, qui nous renvoient un miroir pas très flatteur de nous-mêmes.

La Déroute eût pu être un film lourd. Tana a su habilement greffer sur son face-à-face des dimensions magiques et oniriques qui apportent une étrange poésie à l'histoire en lui permettant d'atteindre les zones intangibles du mystère. Les rêves de Joe préfigurent la suite des événements, comme des anges annonciateurs. Des rites magiques, des superstitions, qui paraissent déliants à sa fille, participent à l'univers secret de cet homme d'affaires ayant gardé une botte dans la botte italienne peuplée de traditions et croyances qui survivent en lui en plein Montréal moderne. Parfois, des images de grâce surgissent, tel, dans la forêt, le regard des beaux chevreuils posé sur un drame sanglant. La réalisation est habile et maîtrisée, portée aussi par l'excellente musique de Pierre Desrochers (qui entonne pourtant ici et là un peu l'action).

La Déroute, à mon avis le meilleur film de Tana, va au bout de sa logique, au bout de la passion brûlante et destructrice qui lie un homme déraciné à sa fille. La tension monte avec force, fait un peu de sur-place à mi-parcours mais bascule avec assurance dans la tragédie. La fin demeurera en suspens, comme une porte noire qui ne peut qu'ouvrir sur l'enfer mais qui balotte sur un dénouement un peu déroutant, moins percutant que le reste du film, qui ajoute cependant au trouble qu'il suscite.

Un Schlöndorff qui ne lève pas

PALMETTO

Réal.: Volker Schlöndorff. Scénario: E. Max Frye d'après le roman de James Hadley Chase. Avec Woody Harrelson, Elisabeth Shue, Gina Gershon, Rolf Hoppe, Michael Rapaport, Chloe Sevigny. Image: Thomas Kloss. Musique: Klaus Doldinger.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici qu'après son *Roi des aulnes*, qui décidément lui valut mauvaises pressions, Schlöndorff atterrit à Hollywood. Une situation un peu tragique d'ailleurs. Le grand cinéaste allemand du *Tambour* et du *Désarroi de l'élève Torless* avait donné cinq ans de sa vie à la réflexion et à la direction des studios de Babelsberg à Berlin dans l'espoir de faire refluer le cinéma national. Il rêvait d'y tourner beaucoup, d'attirer une relève intéressante, de fouetter le moral des troupes. Et voilà: aller simple pour Hollywood. Décevant.

D'autant plus décevant que Schlöndorff ne signe pas ici son meilleur film. Cela fait d'ailleurs quelque temps qu'il n'a pas frappé dans le mille, le maître allemand. Lui qui adore tourner des adaptations littéraires s'est inspiré ici d'un polar des années 30 du Britannique James Hadley Chase, dont l'action fut transplantée en Floride, dans la ville imaginaire de Palmetto.

Donnant la vedette à Woody Harrelson, lequel du reste joue toujours dans le même registre, le film raconte l'histoire d'un journaliste incarcéré pour crime de trop grande intégrité dans un milieu corrompu. Frais émergé de prison, il se voit entraîné dans une rocambolesque aventure d'enlèvement par une belle blonde à la cuisine légère (Elisabeth Shue) mariée en principe à un malade riche, qui le charge de kidnaper la fille de celui-ci contre rançon. Des toiles d'araignées enserrant le héros en pleine crise d'identité, à la fois truant et chargé par le procureur du district de régir les relations de presse dans cette affaire.

Démarrant sur un bon rythme, une écriture intéressante qui semble au départ s'apparenter au merveilleux *Fargo* des frères Coen, *Palmetto*, à travers une série de péripéties qui ne rebondissent pas toujours avec bonheur, se diluera à mi-parcours. Entre l'œuvre indépendante et la production grand studio, Schlöndorff patine un peu, cède ça et là à la facilité (le personnage de la bonne fille, petite amie du héros jouée par Gina Gershon est une figure très faible), glisse d'intéressants clins d'œil à la Cronenberg — ces coquetteries sur la machine à écrire — mais ne parvient pas à trouver son pouls. Elisabeth Shue incarne pourtant la vamp avec cœur. La production a joué sur force des allumettes fatales. Il y a des dé-

cors réussis, des prises de vue parfois audacieuses.

On a l'impression toutefois que le cinéaste a subi toutes sortes d'influences et qu'il les a mal canalisées: des frères Coen à Tarantino (la scène du «nettoyeur de crime») en passant par Jonathan Demme et Cronenberg. Mêlant au tout des accents plus proprement hollywoodiens, il n'a finalement guère fait du Schlöndorff. *Palmetto* a du mal

à garder sa pulsion, à articuler l'action, à lui donner une vraie couleur d'auteur. Plusieurs personnages secondaires sont mal développés, celui du milliardaire surtout. Quant à Woody Harrelson, il n'habite pas son personnage de l'intérieur. Tout demeure en surface. Un dénouement assez musclé ne saurait sauver un film qui lève ici et là, aspire à mieux, sans parvenir à imposer un style.

Il était
deux fois
contes musicaux
pour les 6 à 11 ans

du 21 février au 8 mars 1998
Salle Calixa-Lavallée
3819, av. Calixa-Lavallée
Au cœur du parc Lafontaine

samedi et dimanche: 15h
semaine de relâche
scolaire: 10h et 13h30

Gagnant du prix Opus Jeune public 1996-97 pour le spectacle «Un violon sur l'épaule»



Le Moulin
à Musique

réservation:
(514) 527-7726

ARTS ET CULTURE
Gestion d'organismes
culturels

Le diplôme d'études supérieures spécialisées en gestion d'organismes culturels est offert à l'École des Hautes Études Commerciales depuis 1988.

Ce programme de 2^e cycle s'adresse aux gestionnaires et aux professionnels des secteurs suivants: arts d'interprétation, arts visuels, musées, métiers d'art, édition, film et vidéo, disque, radio et télévision.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Être titulaire d'un diplôme de 1^{er} cycle universitaire de préférence dans un domaine artistique ou d'un diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique, avec une moyenne de 70 % ou plus, et posséder préférentiellement une expérience de travail pertinente.

ADMISSION - DATES LIMITES

Trimestre d'automne: 1^{er} avril
Trimestre d'hiver: 1^{er} octobre
30 crédits
Temps complet ou partiel

POUR PLUS D'INFORMATION

École des Hautes Études Commerciales
3000, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Québec) H3T 2A7
(514) 340-6151
http://www.hec.ca
dess.goc@hec.ca



PALME D'OR
CANNES 1997

l'Anguille
"UNAGI"

version originale
avec sous-titres français

UN FILM DE
SHOHEI IMAMURA

13
ANS +

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON
COMPLEXE DESJARDINS ★

Tous les jours:
1:15 - 3:50 - 6:45 - 9:10

"Mondo"! C'est 77 minutes
de paix, de bonheur.
Excellent rapport qualité-
prix, comme on dit."
Huguette Roberge, LA PRESSE

"Mondo' est une oeuvre
pleine de saveur et de
charme..."
Martin Bilodeau, LE DEVOIR

DU RÉALISATEUR
DE LATCHO DROM

Mondo

UN PETIT PRINCE AUX YEUX NOIRS

un film de
TONY GATLIF

d'après la nouvelle de
J.M.G. LE CLÉZIO

Distribution
La Fête

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON
QUARTIER LATIN ★

Tous les jours: 11:35 - 1:30 - 4:00 - 6:15 - 8:15 - 10:10
Coucher-tard ven. sam. 12:10

LES ARTS

CINÉMA

Cousu de fil noir

FOUR DAYS IN SEPTEMBER

De Bruno Barretto. Avec Alan Arkin, Pedro Cardoso, Fernanda Torres, Luiz Fernando Guimarães. Scénario: Leopoldo Serran, d'après le livre de Fernando Gabeira. Image: Felix Monti. Montage: Isabelle Rathery. Musique: Stewart Copeland. Brésil, 1997, 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

Réalisateur de renom dans son Brésil natal (*Dona Flor et ses deux maris*), puis d'anonymes séries B aux États-Unis (*Carried Away*), Bruno Barretto embrasse ses deux identités dans *Four Days in September*, un thriller politique, par ailleurs candidat à l'oscar du meilleur film étranger, dans lequel le cinéaste cherche à reconstituer une page importante de l'histoire du Brésil des années 60, alors sous le joug de la dictature militaire, en empruntant la voie tracée par le roman autobiographique de Fernando Gabeira.

Nous sommes en septembre 1969. Les droits civils viennent d'être suspendus par le gouvernement militaire qui a pris le pouvoir par la force en 1964. Pour rompre la censure des médias et forcer la libération d'une quinzaine de leurs homologues, une poignée d'idéalistes ayant rejoint la clandestinité d'une faction terroriste ar-

mée kidnappent Charles Burke Elbrick (Alan Arkin), l'ambassadeur des États-Unis au Brésil. Pendant quatre jours, ils vivront de petits miracles et de grandes défaîtes, dans l'attente d'une réponse à leurs revendications, pendant que les services secrets ratissent la ville et qu'une bande de «braves citoyens» leurs rapportent des incidents suspects.

Contrairement aux nombreuses productions du même genre qui nous ont rejoints ces dernières années (on pense à *The Crying Game*, de Neil Jordan, ou à *Octobre*, de Pierre Falardeau), Barretto ne prend pas parti. C'est là le plus grand drame de cette production aux allures de téléfilm prétendument objectif et équilibré, qui se révèle être une sorte de traité démagogique tiré d'un livre d'histoire rédigé sous la menace d'un régime susceptible. Or, la démocratie étant revenue depuis 1985 au Brésil, le régime susceptible dont il est question aujourd'hui semble être celui des États-Unis, présenté ici sous un jour favorable par l'intermédiaire d'un diplomate sympathique et sensible, qui feint d'ignorer l'approbation, voire la complicité de son pays (Nixon était au pouvoir à l'époque) face à ce régime dictatorial, répressif à la face du monde, que sa seule présence souriante en ce pays entérine.

Elbrick, seule figure nuancée du



Four Days in September est un thriller politique dans lequel le réalisateur, Bruno Barretto, ne prend pas parti.

film, magnifiquement habité par Alan Arkin, représente l'axe de base d'un triangle équilatéral, refermé d'un côté par les représentants du régime, parmi lesquels on retrouve un agent des services secrets (Marco Ricca) à la conscience endolorie, chargé de retrouver, puis de faire parler (par la torture, s'entend) les prisonniers politiques, et de l'autre côté par le petit groupe terroriste, au sein duquel l'intellectuel Fernando (Pedro Cardoso), alter ego de l'auteur du roman, incarne la figure la plus emblématique de la cause, ses vis-à-vis servant de rélecteurs à sa propre conscience.

Politiquement raté, artistiquement conventionnel et dramatiquement in-

égal, ce *Four Days in September*, coulé de situations invraisemblables et de personnages caricaturaux, est le film d'un cinéaste qui a démissionné devant la complexité de son sujet et cache sa défaite sous une apparente grandiloquence et un pieux devoir de citoyen. En fait, seule la relation établie entre l'otage et quelques-uns de ses ravisseurs apporte une certaine humanité, une certaine vérité, à ce film trop simpliste et pas assez volontariste, dans lequel chacun est le bourreau de lui-même, où la dictature n'est qu'une scène de théâtre dont la cause resterait prostrée en coulisse, en attendant la production d'un vrai film politique.

OMNIBUS

20 ANS DE MIMÉ



en terre, là-bas

un mimodrame de Jean Asselin

D'APRÈS «TANDIS QUE J'AGONISE» DE William Faulkner

incarné par FRANCINE ALEPIN, IVAN BARTOLINI, JEAN BOILARD, PHILIPPE DUCROS, ISABELLE THIVIERGE, JACQUES E. LE BLANC, CHARLES PRÉFONTEINE

avec les voix de FRANCINE ALEPIN, JEAN ASSELIN, ROCH AUBERT, JEAN BOILARD, VIOLETTE CHAUVEAU, FRANÇOISE FAUCHER, DENIS MERCIER, DANIELE PANNETON, CHARLES PRÉFONTEINE, ROBERT VÉZINA

scénographie et costumes: CHARLOTTE ROULEAU

éclairages: ANDRÉ NAUD régie: COLETTE DROUIN

DU 3 AU 21 mars
MARDI AU SAMEDI, 20H

espace libre

1945, RUE FULLUM
MONTREAL

RÉSERVATIONS
521.4191

Ad Referendum II

Salle Pierre-Mercure
Mercredi, 25 février 1998
à 20 h

Sept finalistes au concours
international de composition
de la SMCO.
Le Grand Prix sera attribué
par vote secret du public!

• Infinito (Italie)
En Proximité de l'Infinito
• Jean Paul (Allemagne)
Angakoh
• Moonlight (Chine)
Samsara
• Carlo (Mexique)
M.E. in Memoriam
• Lundi (Canada)
Quintessence
• From Actual (Mexique)
Figuralmusik II
• 1.2.3. (Equateur)
Concerto colorum

Lise Daoust, flûte
L'Ensemble de la SMCO,
direction, Walter Boudreau

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

RENSEIGNEMENTS
843-9305
RÉSERVATIONS
987-6919

la Musique de notre temps

SMCO

Société de musique contemporaine du Québec
Walter Boudreau, directeur artistique



PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

- | | |
|--|---------|
| 1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PHILIPS | 17,99\$ |
| 2. VIAGGIO ITALIANO, ANDREA BOCELLI, PHILIPS | 16,99\$ |
| 3. MOST RELAXING CLASSICAL ALBUM, DIVERS, EMI | 17,99\$ |
| 4. THE VOICE OF THE CENTURY, MARIA CALLAS, EMI | 16,99\$ |
| 5. LA DIVA II, NATALIE CHOQUETTE, ISBA | 17,99\$ |

Jazz Blues INTERNATIONAL

- | | |
|---|---------|
| 1. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, NONESUCH | 17,99\$ |
| 2. LA LLORONA, ILSA DE SELA, AUDIOGRAM | 17,99\$ |
| 3. INTRODUCING, RUBEN GONZALEZ, NONESUCH | 17,99\$ |
| 4. JAZZ À SAINT-GERMAIN, DIVERS, VIRGIN | 16,99\$ |
| 5. BEST OF, CARLOS GARDEL, EMI | 13,99\$ |

POP FRANCOPHONE

- | | |
|--|---------|
| 1. NOTRE-DAME-DE-PARIS, PLAMONDON/COCCIANTE, CHANDELLE | 18,99\$ |
| 2. LYNDY LEMAY, LYNDY LEMAY, WARNER | 16,99\$ |
| 3. MASTER SERIES, BARBARA, PHILIPS | 15,49\$ |
| 4. DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, VIRGIN CLASSICS | 16,99\$ |
| 5. DIANE DUFRESNE, DIANE DUFRESNE, AMÉRILYS | 17,99\$ |

POP ANGLOPHONE

- | | |
|--|---------|
| 1. TITANIC, TRAME SONORE, SONY CLASSICAL | 17,99\$ |
| 2. THE BOOK OF SECRETS, LOREENA MCKENITT, WARNER | 16,99\$ |
| 3. LET'S TALK ABOUT LOVE, CELINE DION, COLUMBIA | 16,99\$ |
| 4. YIELD, PEARL JAM, EPIC | 17,99\$ |
| 5. ERA, ERA, MERCURY | 17,99\$ |

SUGGESTIONS

24 PRÉLUDES/CHOPIN Louis Lortie CHANDOS	EROS RAMAZZOTTI Eros Ramazzotti incl. duo avec T. Turner	ANTHOLOGIE DE LA MUSIQUE FOLKLORIQUE CANADIENNE FONOVOX
4380 St-Denis 371 Laurier o.	844-2587 276-2587	Mail Champlain 5219 Côte-des-Neiges
		923-2587 344-2587

VITRINE DE LA VIDÉO

Destins de femmes

MARTIN BILODEAU

LA FEMME DÉFENDUE

★★★ 1/2

Quatre films ayant pour sujet des femmes aux destins singuliers, et provenant des quatre coins de la planète, ont rejoint les tablettes au cours des dernières semaines.

THE PILLOW BOOK (NOTES DE CHEVET)

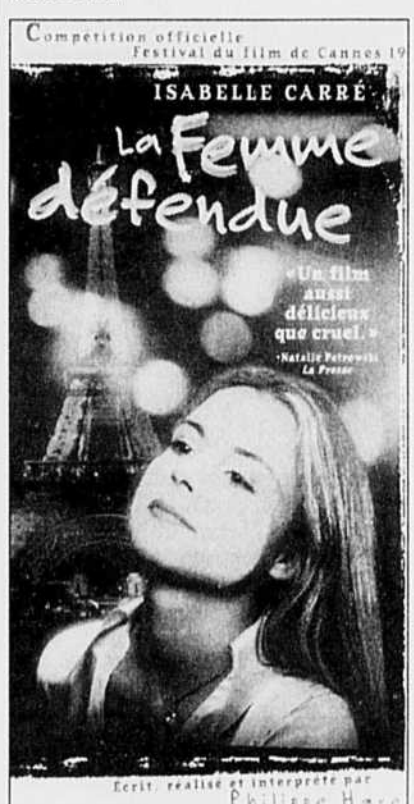
★★★ 1/2

De l'Anglais Peter Greenaway, cet exercice stylistique baroque, brillant, contrôlé, obsessionnel et obsédant raconte l'histoire d'une jeune Sino-Japonaise (Vivian Wu), artiste calligraphe qui met en branle une lente machination destinée à venger son père, son mari et son amant, d'un éditeur maître-chanteur. Sur la peau de 13 modèles et amants, pages blanches qu'elle recouvre de textes calligraphiés, elle rédigera les 13 chapitres d'une œuvre incontournable d'intelligence et de beauté, qu'elle livrera à l'éditeur un à un, jusqu'au dernier, qui marquera l'assouvissement de sa vengeance.



La vengeance par la grâce, la beauté, l'esthétisme: tout le cinéma de Greenaway répond à cette obsession, cette urgence. *The Pillow Book* n'y fait pas exception.

L'auteur de *The Cook, The Thief, his Wife and her Lover* livre ici un film fragmenté, morcelé, troué de fenêtres en abîme dans le cadre, images aux teintes métissées et recouvertes d'un doux tapis de chansons de la Française Guesch Patti, incantations d'un «ange blond» qui traverse ce *Pillow Book* singulier et séduisant.



KAMOURASKA

★★★ 1/2

Nouvellement édité en vidéocassette dans la collection «Cinéma d'ici», *Kamouraska*, réalisé en 1973 par Claude Jutra, d'après le roman d'Anne Hébert, nous ramène au Bas-Canada, du temps du Régime français. Mariée au seigneur de Kamouraska (Philippe Léotard), un homme violent et déséquilibré, Elisabeth Rolland (Geneviève Bujold dans son meilleur rôle) jette son dévolu sur le docteur Nelson (Richard Jordan), qu'elle convainc de tuer son mari.

Sur ce canevas classique, qui laboure sur les terres imaginaires de Flaubert (*Madame Bovary*), Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*) et Cain (*Le Facteur sonne toujours deux fois*), Claude Jutra livre un film sensuel, aux images (signées Michel Brault) belles à couper le souffle et qui, entre autres motifs, oppose remarquablement la force du matriarcat à un régime foncièrement répressif à l'égard des femmes.

De forme classique, mis en scène avec une élégance princière, *Kamouraska* représente aujourd'hui (avec *Mon oncle Antoine*, J. A. Martin, *photographe* et *Les Bons Débaras*) la quintessence d'un cinéma québécois universel et sans âge auquel nous avons tourné le dos. Par ailleurs, «Cinéma d'ici» propose la version revue en 1983 par l'auteur, c'est-à-dire augmentée d'une cinquantaine de minutes.



LOVE SERENADE

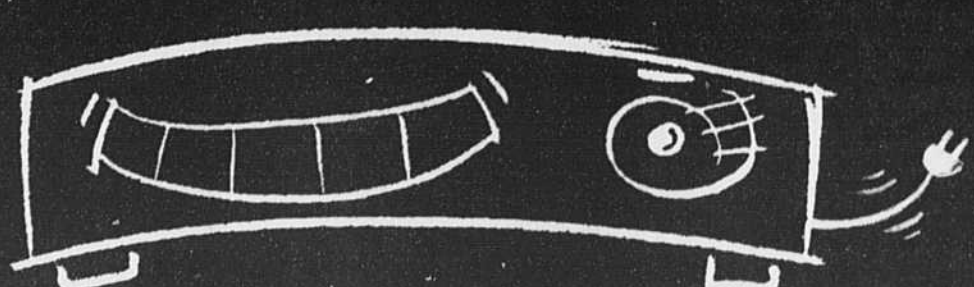
★★ 1/2

Plantée dans une ville physique-déserte, économiquement déficitaire et culturellement morte, l'action de *Love Serenade* suit les allées et venues de deux sœurs, l'une timorée (Miranda Otto), l'autre frondeuse (Rebecca Frith), qui regardent passer la vie sans monter sur son train. Lorsqu'une vedette de la radio dérive jusque dans leur désert pour prendre l'antenne de la station locale et s'installe dans le bungalow voisin, toutes deux jettent leur dévolu sur le quadragénaire, qui les asservit par un jeu cruel qui se retournera contre lui.

Ce premier film de l'Australienne Shirley Barrett (lauréate de la Caméra d'or à Cannes en 1996) récupère astucieusement les principales caractéristiques (atmosphère, style, humour) qui ont fait le succès des comédies australiennes récentes (*Muriel's Wedding*, *Strictly Ballroom*, *Kiss or Kill*). Son sens de l'absurde et de la méchanceté, la force de ses dialogues, la simplicité de ses thèmes abordés avec une saine imagination jaillissent d'un récit au rythme alangui par le soleil et l'ennui.

20% de rabais sur tous vos achats tout le mois de février.

Heureusement
que l'électricité est revenue!



LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, Montréal 287-1249
380, rue Laurier Ouest, Outremont 277-6979
<http://www.boitenoire.com>

(rabais applicable sur l'achat de vidéocassettes, DVD et produits dérivés)

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: remarquable
 ★★: très bon
 ★: correct sans plus
 ☆: très faible
 (☞): pur cauchemar

MONDO

★★★★

Réalisé par Tony Gatil (Latcho Drom), d'après une nouvelle de J.-M. Le Clézio, *Mondo* raconte l'histoire d'un petit gitan de dix ans, sans famille ni domicile, qui ratisse les rues et le port de Nice à la découverte du monde et de ses secrets, révélés par ses nombreuses rencontres. Ce superbe poème sur l'enfance, l'innocence, la connaissance et la liberté, est livré avec simplicité et émotion, sur un rythme méditerranéen lyrique comme un chant tzigane. Une œuvre pleine de saveur et de charme qui, par l'intermédiaire d'un enfant en communion avec la nature et lui-même, invite à regarder le monde qui nous entoure. Un joyau, pour grands et petits. Au Quartier Latin.

Martin Bilodeau

MARIUS ET JEANNETTE

★★★★

Un des films les plus toniques et les plus réjouissants de l'année, joué avec un naturel fou. Le Marseillais Robert Guédiguian roule depuis longtemps, toujours avec la même bande d'acteurs copains, mais *Marius et Jeannette* constitue indubitablement son œuvre la plus achevée, la plus joyeuse et la plus évangélique. Sous le soleil de Provence, cette comédie amoureuse dit la rencontre entre deux quadragénaires malmenés par la vie, Marius (Gérard Meylan) et Jeannette (merveilleuse Ariane Ascaride). Il y sera question d'amitié, de tolérance, de joie de vivre, à travers une exquise galerie de portraits gratinée façon Midi. Au Complexe Desjardins.

Odile Tremblay

POST COITUM, ANIMAL TRISTE

★★★★ 1/2

Ce second long métrage de la française Brigitte Roüan (*Outremer*) fait la chronique d'un dérapage annoncé, le récit d'un amour condamné entre une éditrice de quarante ans (Roüan) et un homme plus jeune (Boris Terral) qui la transporte vers des sommets dont elle n'avait jamais imaginé la hauteur, puis l'abandonne, la laissant seule et sans soutien, redescendant vers sa vie passée, sa famille qu'elle a trahie et ses écrivains qu'elle a abandonnés. Film sur le désir, la peur de vieillir et l'amour absolu, *Post coitum* est un film à plusieurs visages. Un véritable cyclone d'émotions brutes, un vertige lucide de sentiments irrationnels, quelque chose de beau et fort qui ne laisse personne indifférent. Au Complexe Desjardins.

M. B.

LE GOÛT DE LA CERISE

★★★★ 1/2

Coiffé de la Palme d'or au dernier Festival de Cannes, ce film lent, difficile et exigeant du cinéaste iranien Abbas Kiarostami ne plaira qu'à des cinéphiles très avertis. Au grand public, cette métaphore lancinante sur un Iran en perte de souffle apparaîtra sans doute d'un ennui mortel. Mais qui se laisse porter par l'hypnose du climat de désespoir, par cette quête d'un homme au bord du suicide qui cherche une main pour verser une poignée de terre sur sa tombe, entre dans un univers riche et tissé de non-dits, d'une grande pureté narrative, au rythme pourtant cassé par un dénouement déconcertant. Au Quartier Latin (v. o., s.-t. f.).

O. T.

MA VIE EN ROSE

★★★★ 1/2

Ce premier long métrage du Belge Alain Berliner (sacré meilleur film étranger aux Golden Globes) remporte un franc succès international, au demeurant très mérité. Sur le thème casse-gueule d'un jeune garçon qui croit être une fille, le réalisateur a créé une œuvre irrésistible, mêlant drame, comédie et onirisme sur des couleurs folles. Le film est porté par le charisme du jeune Georges du Fresnoy et de Michèle Laroque, laquelle incarne la mère de l'enfant en jouant de tous les registres sans tom-

ber dans la caricature. Parisien, Centre Laval et Famous Greenfield Park.

O. T.

HAPPY TOGETHER

★★★★ 1/2

Remarqué sur la scène internationale avec *Chunking Express*, Won Kar-wai nous offre aujourd'hui *Happy Together*, un film moderne, effréné, poétique, chorégraphique, récit hachuré de deux gais hong-kongais en exil en Argentine, qui assimile admirablement la singularité esthétique et l'audace narrative de son auteur. Un film un tantinet branché, que le jury du dernier Festival de Cannes a récompensé d'un prix de mise en scène mérité. Quartier Latin (v. o., s.-t. f.) et Centre-ville (v. o., s.-t. a.).

M. B.

EN CHAIR ET EN OS (LIVE FLESH)

★★★★ 1/2

Le flamboyant Espagnol Pedro Almodovar signe avec *En chair et en os* un film plus sage que ses œuvres précédentes mais très maîtrisé. En une histoire à plusieurs volets qui parvient à s'emboîter, il est question bien évidemment d'amour, de mort et de destins entrelacés. Entre un policier paraplégique, son épouse et un jeune repris de justice qui ont vécu un drame commun, l'avenir est aux couleurs de la vengeance et de la passion. On s'incline devant l'impressionnante prestation d'Angela Molina et du surréalisme en mode mineur qui confère son climat envoûtant à ce film. Centre Eaton (v. o., s.-t. a.) et Parisien (v. o., s.-t. f.).

O. T.

LE DESTIN

★★★★

Tirillé entre l'exercice de mémoire, l'outil d'apprentissage et l'objet de dénonciation, ce 33^e long métrage de l'Égyptien Youssef Chahine, qui relate une page importante de l'histoire de l'intégrisme islamique, est un projet d'envergure, courageux, nécessaire mais artistiquement conventionnel. Construit à la manière d'un cadavre exquis centripète, le scénario de Chahine et Khaled Youssef suit les destins d'un dizaine de personnages qu'il abandonne puis retrouve, au gré d'un argument spirituel, humaniste et historique, ainsi que d'une esthétique délibérément artificielle et littéraire. Au Complexe Desjardins.

M. B.

SEUL DANS MON PUTAIN D'UNIVERS

★★★★

La documentariste montréalaise Sylvie van Brabant propose un voyage fascinant à travers l'itinéraire de jeunes émergents d'un centre d'accueil qui essaient de se réapproprier la vie et qui tâtonnent, angoissent, rechutent parfois. L'approche sensible de la cinéaste, l'humanité de son regard et les moments de grâce surgissant des détresses recueillies confèrent une justesse émouvante à ce documentaire poignant, auquel on pardonne un rythme qui s'alanguit parfois. Au Cinéma ONE.

O. T.

OSCAR AND LUCINDA

★★★★

La cinéaste australienne Gillian Armstrong (*My Brilliant Career*, *Little Women*) nous convie à un très beau voyage au cœur du continent australien du XIX^e siècle, à la suite d'un pasteur (Ralph Fiennes) et d'une héritière (Cate Blanchett) que la passion pour le jeu unira dans un amour profond. Un film épique et intimiste, qui n'est pas sans défauts mais qui, par ses thèmes, son regard, sa sensualité et ses personnages qui assouvissent leurs désirs dans un monde qui les juge, rappelle (sans toutefois l'égaliser) *La Leçon de piano*. Au Cinéma Égyptien.

M. B.

LA GUERRE DES TUQUES

★★★★

Premier de la série des «Contes pour tous», *La Guerre des tuques* se déroule dans une petite ville de campagne, pendant les vacances des Fêtes, au cours desquelles des écoliers, divisés en deux clans rivaux, se disputent un

Le petit gitan de *Mondo* lors d'une rencontre fortuite.

ARCHIVES LE DEVOIR

château de neige. Réalisée par André Melançon, cette comédie pleine d'esprit formule une intelligente réflexion sur la guerre, l'orgueil, l'honneur, l'amour et la mort. Des thèmes habilement insérés entre les lignes d'une histoire légère, libre, humoristique, qui, à nouveau, virevolte au vent d'hiver, prête à se poser dans l'imaginaire d'une nouvelle génération de spectateurs. Quartier Latin, Centre-ville et Boucherville.

M. B.

GREAT EXPECTATIONS (LES GRANDES ESPÉRANCES)

★★

Le cinéaste mexicain Alfonso Cuarón a fait une lecture très libre de ce classique de Dickens, transposant l'action dans un autre temps (aujourd'hui) et un autre monde (la Floride rurale et New York) et modifiant la trame sans toutefois renier les thèmes. Or, du destin et de ses revers, de la fatalité et de ses pièges, toujours au cœur de cette histoire d'amour entre un pauvre orphelin et une jeune fille du monde, ne reste ici qu'une intrigue bien ficelée mais sans âme, défendue par des acteurs talentueux (Ethan Hawke, Chris Cooper), parfois mal choisis (Gwyneth Paltrow). Faubourg (v. o.), Quartier Latin et Boucherville (v. f.).

M. B.

DESPERATE MEASURES (DERNIER RECOURS)

★ 1/2

Barbet Schroeder, le cinéaste de *Barfly* et de *Reveries of Fortune*, apparaît bien en deca de lui-même dans cette œuvre de commande où l'on a du mal à retrouver sa griffe. À travers un face-à-face invraisemblable entre un policier (Andy Garcia) qui trouve chez un dangereux criminel (Michael Keaton) le seul homme susceptible de fournir la greffe qui sauvera son fils malade, dans la multiplication des poursuites et des effets spéciaux en quête de l'effet pour l'effet, seule l'interprétation d'Andy Garcia, néanmoins sensible, sauve un peu la mise du film. Loews (v. o.) et Quartier Latin (v. f.).

O. T.

SPHERE

★

« une technique impeccable (...) une aura d'une évidente intuition musicale »
Son Hi-Fi Vidéo

David Gaudreau
 EN RÉCITAL

Jeudi 26 février à 20 h
 au Centre Pierre-Péladeau

20 \$ adultes - 15 \$ étudiants
Billets : 987-6919

Centre Pierre-Péladeau
 Salle Pierre-Mercure
 300, boul. de Maisonneuve Est
 (Près Sanginnet / 88 Berri-UQAM)

À QUÉBEC

Le fond (gris) des choses

Le Centre Vu réunit les travaux de dix jeunes photographes explorant des paysages de désolation.

MARIE LACHANCE

Trois fois trois paysages, événement mis sur pied par le centre Vu à l'automne (qui prendra par ailleurs fin en mai), a littéralement pris d'assaut la Vieille Capitale au cours des derniers mois. Si la photo était jusqu'alors confinée aux usuelles salles d'exposition, elle a, pour l'occasion, élargi son champ d'action, allant jusqu'à trôner sur des sites aussi inaccoutumés que le traversier Québec-Lévis, la gare du Palais ou le cimetière St. Matthew.

Mais il n'y a pas qu'à l'extérieur que l'événement s'est permis de sortir des sentiers battus puisque, à couvert aussi, il fait preuve d'une activité toute tentaculaire. De fait, à la suite d'un petit mois de répit, voilà qu'il entame son deuxième volet en s'infiltrant dans différents lieux et hauts lieux de la culture de Québec: galeries, centres d'artistes, musée et tutti quanti.

Ainsi, le Palais Montcalm donne actuellement à voir une exposition inscrite au programme de *Trois fois trois paysages* et intitulée *Mines de rien*. Celle-ci réunit les travaux de dix jeunes photographes qui, au terme d'une mission photographique où il était question d'investiguer, caméra en main, les milieux miniers de l'Abitibi et du Hainaut en Communauté française de Belgique, présentent des paysages durs et désolés des deux côtés de l'Atlantique. C'est l'Agence Québec-Wallonie-Bruxelles pour la jeunesse qui a permis à ces 18-30 ans, tous des professionnels de la photo, de vivre cette aventure aux résultats parfois surprenants, mais parfois aussi plutôt mornes.

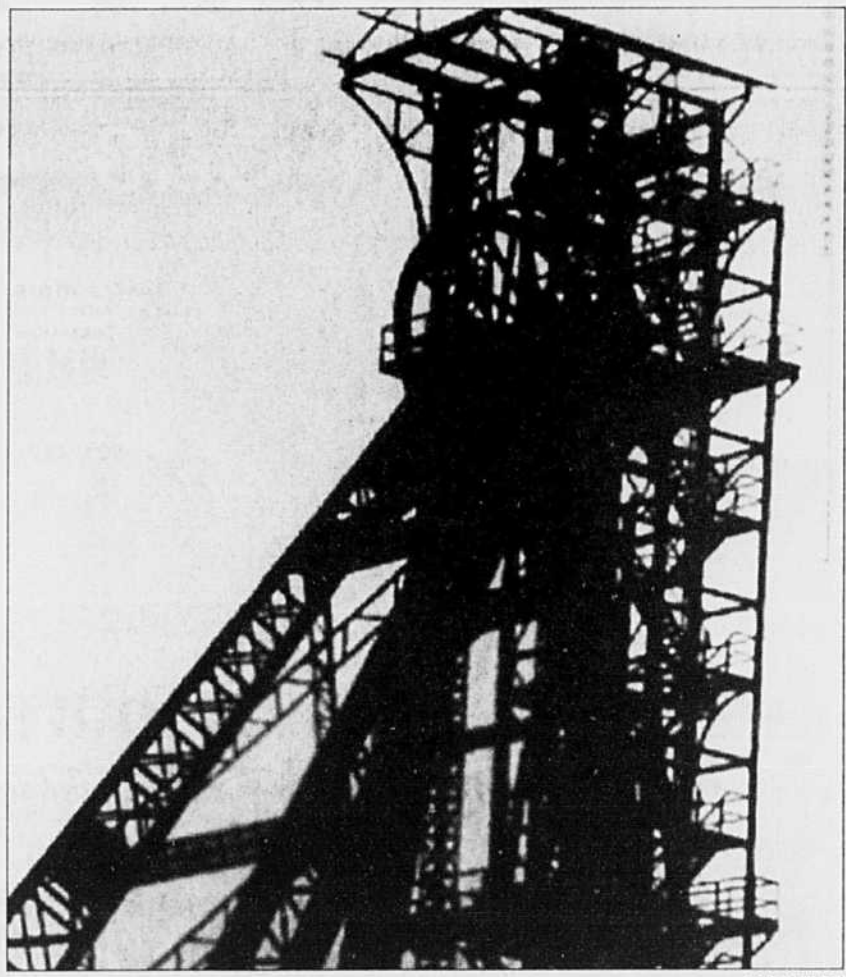
Souillés et rouillés

Des cinq Belges et cinq Québécois qui ont participé au projet, on retient les productions de Marie-France Rousseau qui, avec sa série *Ephémère*, nous dévoile le caractère précaire des mines. Sous son regard, ces hauts échafaudages aux mécanismes ayant jadis servi à extraire la matière

première et qui se voient aujourd'hui totalement laissés à l'abandon deviennent de grands géants métalliques agonisants. Elle traduit par ailleurs parfaitement l'idée de mort en éliminant toute nuance de gris au profit de ces formes noires qui se dressent, contrastantes, dans un ciel sombre. Plus loin, Nathalie Gosselin fait preuve d'une incontestable maîtrise technique. Il faut voir ces gros plans d'outillages souillés et rouillés, rendus avec intelligence et poésie, dans de tout aussi belles qu'impressionnantes qualités de gris. Dans un tout autre ordre d'idées, Joris Buluk nous livre ses variations sur un même thème (au compte de cinq, et en couleur s'il vous plaît), soit celui du temps qui passe et des lieux qui restent. Bungalow, maison en rénovation, glorieuse, cabane, maisonnette d'enfant en plastique moulé jaune sont autant d'espaces témoins des cycles temporels.

Si la plupart des exposants ont été davantage inspirés par les objets et endroits inanimés, ce qui n'est pas sans conférer à l'ensemble une certaine austérité, Mathieu Caron, lui, nous entraîne dans des sites désaffectés par l'entremise d'un personnage, sorte de guide spirituel, qu'il a mis en scène en lui faisant prendre des poses évocatrices, incitant sans conteste à la méditation. Cette dimension humaine qu'il apporte ainsi à son travail nous rend l'œuvre, assurément, des plus sympathique et chaleureuse.

Tous ces petits et moyens formats (mis à part les grands formats, réussis, d'Emmanuelle Léonard) présentent, en dehors de l'aspect inévitablement hybride qu'offre leur réunion, quelques inégalités. On passe du traitement lèché au rendu ordinaire, de l'œuvre encadrée à celle collée aléatoirement sur le mur, d'une recherche esthétique et intellectuelle notoire à une certaine facilité. Ces remarques mises à part, *Mines de rien* brille avant tout par l'originalité du propos, l'audace de l'entreprise, et fournit par là même une belle occasion de découvrir, à bien des égards, une prometteuse relève.



SOURCE VU

Le «25» à Charleroi, de Marie-France Rousseau

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PRÉSENTE en collaboration avec **Hydro Québec**
 et en coproduction avec
 le Théâtre français du **NATIONAL DES ARTS CENTRAUX**

Le Mariage de Figaro ou La Folle Journée Beaumarchais

Mise en scène: Guillermo de Andrea

Marc Béland Anne Dorval
 Sophie Lorain René Gagnon
 Elisabeth Chouvalidzé
 Jacques Girard
 Maxim Gaudette Roger Larue
 Marc Legault Jean-Guy Roy
 Jean-Marie Moncelet
 et huit comédiens

Concepteurs
 Yvan Gaudin
 François Barbeau
 Guy Simard
 Luc Aubry
 Serge Arcuri
 Jean-Marie Guay

Du 3 au 28 mars

Réservations : 844-1793

www.rideauvert.qc.ca

BANQUE NATIONALE

Bell

La Presse

St-Hubert

Quatuor

Molinari

Olga Ranzenhofner, violon Ingrid Matthiessen, violon David Quinn, alto Sylvie Lambert, violoncelle

Œuvres de

Samuel Barber, Philip Glass, Giacinto Scelsi, Anton Webern, R. Murray Schafer

Lundi, 23 février 1998 à 20 heures

Eglise Unitarian

5035, boul. de Maisonneuve Ouest, Stationnement gratuit (mètre Vendôme)

Billets en vente à l'entrée : 15 \$ / 10 \$ étudiants et aînés

Réservations : (514) 527-5515

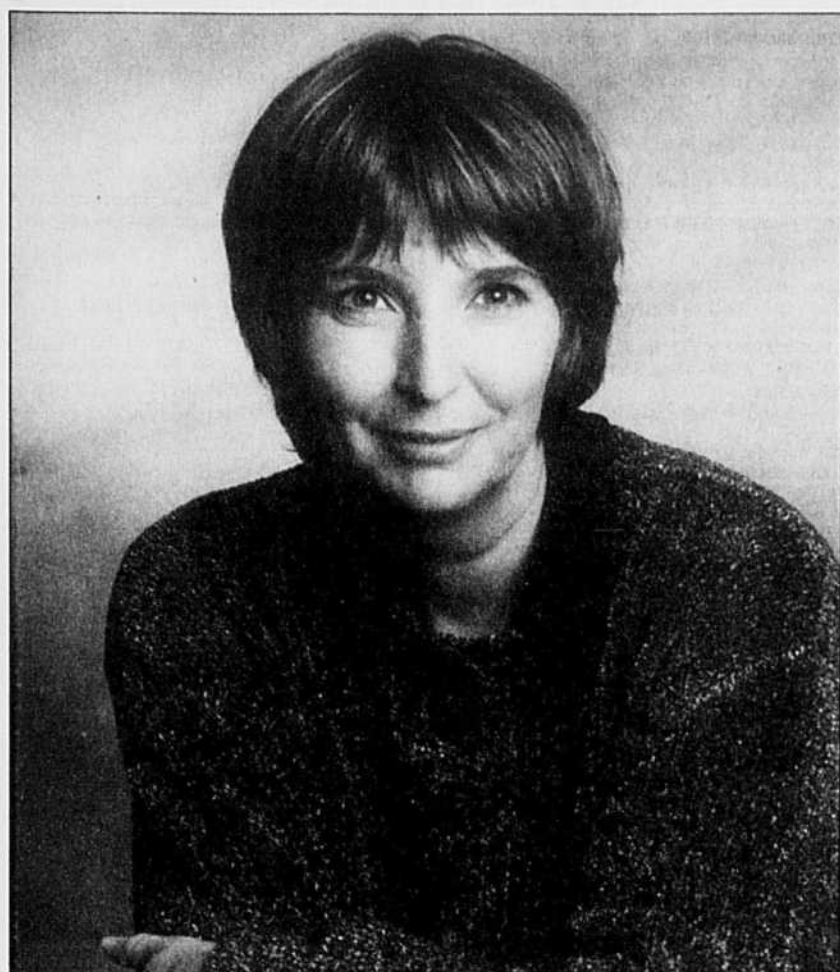
CBC radio 3

radio 3

LES ARTS

THÉÂTRE

Carole Fréchette, en quatre temps



ROBERT LALIBERTÉ

Carole Fréchette espère que ses deux pièces en chantier n'attendront pas des années avant d'être montées.

Après des années d'attente, *Les Quatre Morts de Marie*, de Carole Fréchette, est montée à Montréal. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, sa pièce est reprise en même temps à Paris, publiée en France chez Actes Sud, et *La Peau d'Élisa*, un autre de ses textes, sera bientôt créé au Théâtre d'Aujourd'hui. Bref, cet hiver est marqué par quatre fois Carole Fréchette, et ça commence cette semaine à La Veillée.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Les *Quatre Morts de Marie* arrive en ville avec un dossier gros comme ça. Chose rare, avant même d'être créé ici, le texte publié a reçu un prix du Gouverneur général, en 1995. La pièce a ensuite été créée en version anglaise à l'excellent Tarragon Theatre de Toronto.

Cette production a valu à Fréchette et à la troupe une flopée de nominations pour des Dora Awards, l'équivalent des Masques québécois. Une version roumaine a également été vue au printemps dernier et une autre, belge, il y a trois ans. *Les Quatre Morts* renaitra d'ailleurs en Europe, au Théâtre Gérard-Philipe, à Paris, où la pièce prend l'affiche quatre jours après la première montréalaise.

«C'est un moment que j'attends depuis très longtemps, depuis sept ans en fait, puisque la pièce a été écrite au début de la décennie», dit l'auteure, diplômée de l'École nationale de théâtre, qui a fait partie du Théâtre des cuisines jusqu'à la fin des années 80.

«Il lui est arrivé plein de belles choses à cette pièce, mais c'est vrai que tout ce temps-là, j'ai cherché à la faire jouer ici, je l'ai soumise à plusieurs théâtres, parce qu'il n'y a rien comme d'être monté chez soi.»

Il y a quelques années, la NCT a développé un projet de coproduction avec un théâtre de Nanterre, qui a finalement échoué. Ce qu'on va maintenant découvrir à La Veillée est en fait une production de la petite maison Branle-Bas, la compagnie de Martin Faucher, qui assumera la mise en scène. «Mais je ne suis pas la seule pour qui c'est difficile», remarque celle qui, depuis 1994, dirige le Centre des auteurs dramatiques, un organisme précisément voué à la promotion de la dramaturgie québécoise. «Pensez à tous les auteurs qui ont émergé depuis dix ans, les Yvan Bienvenue, Wajdi Mouawad ou Michel Monty, et comptez ceux qui se sont produits eux-mêmes: c'est devenu le mode privilégié pour accéder à la scène.»

Elle s'appelle Marie

Mais que va-t-on découvrir dans ces *Quatre Morts*... annoncées? D'abord un texte «plutôt poétique», qui commence ainsi: «Je m'appelle Marie, je vais mourir devant vous. Je vous en prie, regardez-moi.»

Cette fois, c'est Suzanne Lemoine qui mourra quatre fois, en compagnie de Sylvie Drapeau, dans un rôle secondaire, pour changer, et de trois autres comédiens, Eric Bernier, Patrick Goyette et Denis Roy. «Il y a une dimension poétique, oui, mais disons que le texte et le propos sont un tout petit peu décalés par rapport à la réalité», propose l'auteure.

Marie est «une fille bien de son temps», comme le veut l'appellation contrôlée. Au fil du drame, à quatre périodes charnières de sa vie, elle dévoile des facettes d'elle-même. Ce quadruple portrait commence alors que Marie, toute jeune, plonge dans «un conte plus horrible que celui du Petit Chaperon rouge». On la découvre ensuite à vingt ans, l'âge de la révolte paraît-il, puis en pleine déroute, alors qu'elle vit ses premières désillusions. Le dernier tableau la

montre sans âge précis, alors qu'elle «quitte le monde, momentanément».

Cette histoire a germé pour ainsi dire toute seule, à partir du titre. «Un jour, j'ai pensé à cette phrase: "les quatre morts de Marie", raconte la dramaturge. Je me la répétais, et franchement, je trouvais que c'était un beau titre. Je me suis mise à creuser, à me demander ce que ça pouvait devenir. J'ai alors pensé à mettre en scène quelqu'un qui mourrait quatre fois, à raconter l'histoire de ce personnage qui mourrait à quelque chose, dans une grande douleur, mais qui serait aussi capable de déjouer la mort et de continuer à vivre.»

On pense aussi immanquablement à *Albertine en cinq temps*. Mais Carole Fréchette marque bien les différences entre sa pièce et celle de Michel Tremblay: Albertine dialogue avec plusieurs elles-mêmes, avec les cinq Albertine qu'elle a été, alors que Marie est seule, quatre fois, à autant de moments clés de son existence.

L'humaine condition

La coupure par rapport aux racines esthético-politiques de l'auteure est plus évidente. Après ses classes, Carole Fréchette a fait école au Théâtre des cuisines, féministe et didactique à souhait. «Je suis

«C'est une
pièce sur
la condition
humaine,
sur l'angoisse
ou le
bonheur
de vivre,
à travers
mes yeux
de femme»

sortie de l'École nationale au milieu des années soixante-dix, au moment triomphant des créations collectives. Je pense maintenant, avec le recul, que j'étais attirée par l'écriture et le sens du théâtre: pourquoi on monte telle pièce, ce qu'on veut dire au public. Le Théâtre des cuisines, militant et engagé, a satisfait ce besoin. À la fin des années quatre-vingt, j'ai éprouvé le sentiment d'être allée au bout de cette démarche, idéologiquement et artistiquement.»

Pour se ressourcer, personnellement et esthétiquement, Carole Fréchette a plongé dans une maîtrise, relu Aristote et ses classiques. «Je ne renie rien de ces années militantes, mais je n'avais plus envie d'expliquer le monde entier à travers les lunettes féministes. Je voulais aussi passer à une écriture plus personnelle, plus approfondie. Parce qu'il y a une bonne part d'inconscient dans l'écriture et qu'on ne peut pas laisser remonter cette part essentielle dans un contexte de création collective.»

Elle a ensuite écrit *Baby Blues*, *Les Sept Jours de Simon Labrosse*, un roman pour ados et ces *Quatre Morts*...

«Il reste dans ce texte mon expérience de vie antérieure. Beaucoup de gens me demandent si c'est une pièce sur les femmes, sur la condition féminine. Je ne crois pas. C'est une pièce sur la condition humaine, sur l'angoisse ou le bonheur de vivre, à travers mes yeux de femme. Il y a sans doute quelque chose de profondément féminin dans ce regard qu'elle pose sur le monde, son entourage, elle-même, sur sa façon de douter aussi. Mais contrairement à ce que je faisais avant, je ne parle pas de la condition des femmes.»

Un autre de ses textes dans cette nouvelle veine, *La Peau d'Élisa*, sera créé à la fin mars, au Théâtre d'Aujourd'hui.

«J'ai deux autres pièces en chantier, dit l'auteure. J'espère que celles-là n'attendront pas des années avant d'être montées...»

SUR SCÈNE

L'HIVER

Bien qu'attendue, la plus récente création de Carbone 14 n'a pas la densité de *La Forêt* ou des *Âmes mortes*. Gilles Maheu y est plutôt allé d'un spectacle plus près des variétés que des atmosphères poétiques auxquelles il nous a habitués. Est-ce en préparation de la mise en scène de la prochaine comédie musicale de Plamondon? Toujours est-il qu'esthétiquement, il s'agit d'un show très léché. Justement, toute cette beauté manque d'épines. Autrement, c'est le règne du discontinu et de l'arbitraire. En un même tout, Maheu essaie de fondre Nelligan, Emmanuel Carrère, une musique tonique et quelques bacchantes endiablées. Il en résulte une sorte de concert rock qui en jette mais où l'on privilégie nettement l'intensité à la profondeur. À l'Usine C jusqu'au 21 février.

Hervé Guay

Dans la lignée de son travail avec le Groupement forestier du théâtre, Alexis Martin présente pour le compte du Nouveau Théâtre expérimental un atelier sur le fantastique au théâtre. Et encore une fois, lui et ses camarades occupent principalement, pour ce faire, le terrain de la parodie. On s'en doute: il s'agit d'ailleurs d'une parodie qui s'exerce tous azimuts et, aussi, bien carrément que plus subtilement. Résultat: l'expérience s'avère sympathique mais plutôt inoffensive si l'on excepte le début et la fin du spectacle où l'on se moque royalement de la publicité qui envahit de plus en plus les théâtres. Or, comme tout cela est fait avec peu de moyens, beaucoup d'imagination et la complicité communicative d'une équipe d'amateurs invétérés, voilà une petite heure pas déplaisante du tout. Dernières représentations les 22 et 23 février à l'Espace libre.

H. G.

LES TROIS DERNIERS JOURS
DE FERNANDO PESSOA

Le spectacle le plus émouvant et le plus sobre de Denis Marleau, étayé par une technique vidéo intégrée au point de se faire oublier. L'ultime rendez-vous de l'écrivain portugais Fernando Pessoa avec cinq personnages de son invention, cinq «autres lui-même» avec lesquels il discute et échange quelques confidences avant de passer de vie à trépas. Paul Savoie incarne les hétéronymes et l'écrivain avec une rare maîtrise. Éclairage, décor, musique, découpage et sous-titrage des scènes, tout concourt à faire de cette pièce un bonheur. À l'affiche du Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 28 février.

Solange Lévesque

GONE WITH THE WIND
TWELFTH NIGHT

Le nouveau directeur du Centaur met lui-même en scène cette *Nuit des rois* en la transposant hardiment dans le pays de Scarlett O'Hara à l'époque de la guerre de Sécession. On ne pourrait blâmer son intention de vouloir relire Shakespeare et rafraîchir la manière de le présenter. Le lieu, l'époque, le décor, l'accent et la musique choisis par McCall confèrent au spectacle un style si lourdement connoté qu'il devient bien difficile pour le spectateur d'y saisir la comédie de Shakespeare. Mais cela donne, comme s'accordaient pour le dire plusieurs spectateurs à l'entracte, une «very entertaining» soirée. À l'affiche du Théâtre Centaur jusqu'au 22 février.

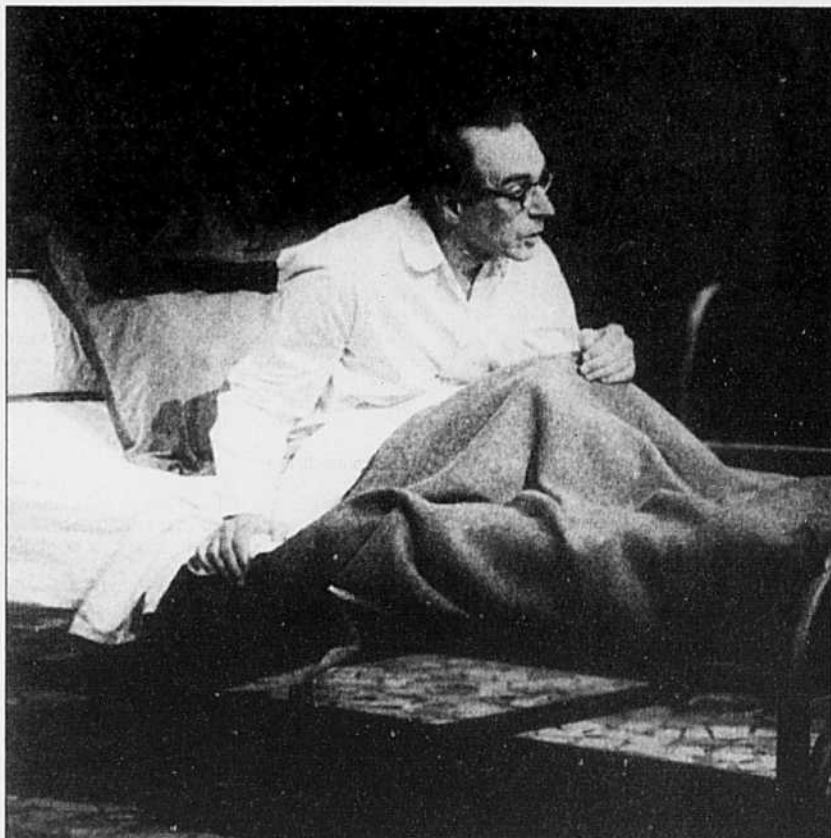
S. L.

LE MIEL EST PLUS DOUX
QUE LE SANG

Cette petite production sans prétention mais pétante de santé nous vient de Québec. Elle nous plonge dans l'Espagne en ébullition pendant les années 20 alors qu'étudient ensemble à Madrid Garcia Lorca, Buñuel et Dali. Pour tout dire, ce trio de génies en herbe nous en fait voir de toutes les couleurs. Il s'avère en outre fort bien défendu par une joyeuse bande de jeunes comédiens. Il y a aussi à leurs côtés un pianiste dégourdi (Pierre Potvin) et une certaine Lolita (Simone Chartrand), chanteuse de cabaret de son état, qui ne manque pas de panache. A mi-chemin du théâtre et du cabaret, *Le Miel est plus doux que le sang*, titre d'un tableau de Dali, nous fait oublier un instant que l'hiver n'en finit pas. À La Licorne, jusqu'au 7 mars.

H. G.

ATELIER FANTASTIQUE



JOSEF LAMBERT

Paul Savoie dans *Les trois derniers jours de Fernando Pessoa*

«Théâtre Sortie de Secours présente»
Federico GARCÍA-LORCA
Salvador DALÍ
Luis BUÑUEL
le miel est plus doux que le sang
de SIMONE CHARTRAND et PHILIPPE SOLDEVILA
en codiffusion avec La Manufacture
du 17 FÉVRIER au 7 MARS 1998
MARDI AU SAMEDI À 20H
RÉSERVATIONS: 523 2246
5559, Papineau, Montréal

1923 TROIS FUTURS GÉNIES SE RENCONTRENT!
...Un délire... On sort ragiblerdi.
Le Devoir
Des interprètes exceptionnels...
Salut Bonjour
Tonique, plein d'énergie, irrévérencieux...
Midi-Culture
Meilleure mise en scène 1995 -
Prix Fondation du Théâtre
Trois nominations -
Sautiers des masques 1995
COMPLÈT
24-25 février - 4 mars

Les trois derniers jours
de Fernando Pessoa

d'après le récit d'Antonio Tabucchi

Adaptation et mise en scène: Denis Marleau
Avec Paul Savoie, Daniel Parent, Daphné Thompson et
les concepteurs: Zaven Paré, John Rea, Guy Simard, Robert Thuot.

SUPPLÉMENTAIRES
Samedi 28 février, 16 h
Dimanche 1^{er} mars, 15 h

Une création du Théâtre UBU

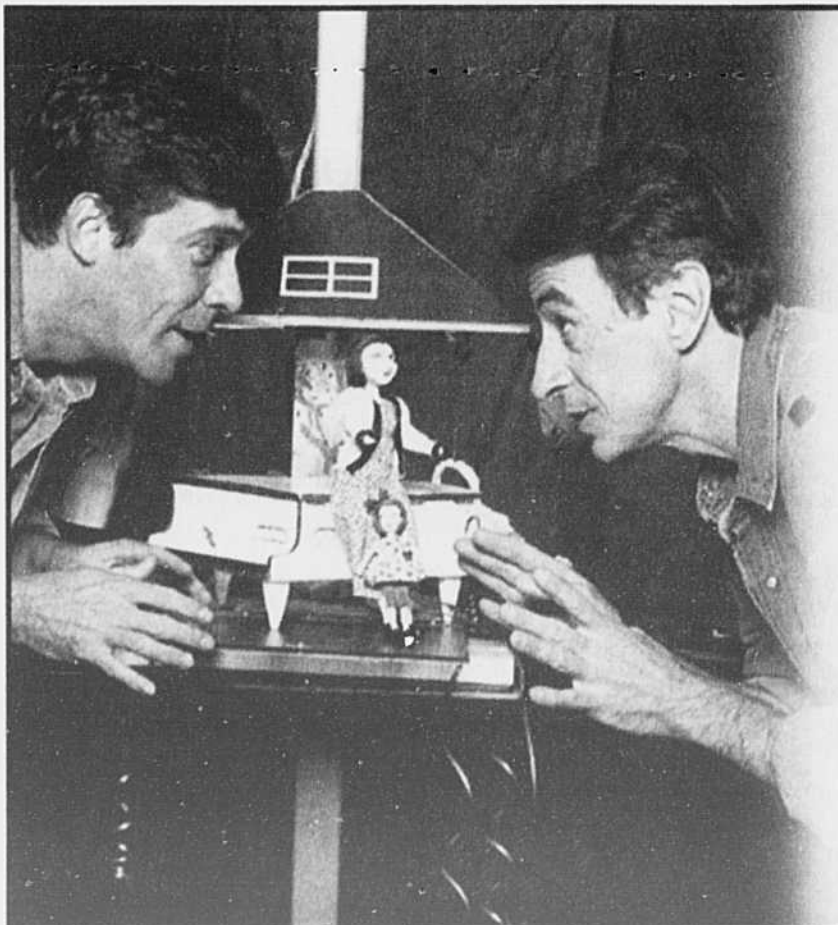
en coproduction avec: Théâtre national Dijon Bourgogne | ACARTE, Fundação Calouste Gulbenkian (Lisbonne) | Festival de théâtre des Amériques (Montréal) | Théâtre de la Ville (Paris).

Le point culminant du Festival Festwochen - Berlin, SFB 3
Tout contribue à créer un climat fantastique tellement réussi - Lisbonne, Publico
Tous interprétés par un extraordinaire Paul Savoie - Rome, L'Umanità
Portrait d'artiste d'une grande justesse - Montréal, Le Devoir
Chaque segment est saisissant... une œuvre d'art signée Denis Marleau - Montréal, La Presse
Immersion troublante au royaume de l'ironie et de la mort... Subtilement réjouissant... Paris, Le Nouvel Obs.

12 au 28 février au Théâtre d'Aujourd'hui 3900, rue St-Denis, Montréal
GUICHET: 282-3900

Le public est invité à rencontrer les artistes après la représentation du vendredi 27 février.

LES ARTS
du Maurier

Les
Petits
Orteils

âge minimum recommandé
4
à 8 ans

de Louis-Dominique Lavigne

Lauréat du prix littéraire du Gouverneur général en 1992

Mise en scène: Lise Gionet
Avec: Sylvain Hétu et Dominic La Vallée
Les concepteurs: Joël da Silva, Martin Boisjoly et Pascal Moutet
Production: Théâtre de Quartier

Du 11 février au 1^{er} mars,
prolongation du 20 au 24 mai 1998

la Maison
théâtre

Billets en vente: (514) 288-7211
245, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 3Y6

514 790-1245
1 800 361-4595

BANQUE
NATIONALE

ALCAN

LE DEVOIR

TVB

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Grande version d'une grande symphonie

FRANÇOIS TOUSIGNANT

LISZT — FAUST

Franz Liszt: Eine Faust-Symphonie.
Hans Peter Blochwitz, ténor;
Chœur de la radio hongroise;
Budapest Festival Orchestra.
Dir.: Iván Fischer. Durée: 73 min 45.
Philips 454 460-2.

L'œuvre orchestral de Liszt est, encore aujourd'hui, souvent négligé, voire uniquement relégué au rang de quelques « morceaux favoris » tirés du corpus des poèmes symphoniques, *Les Préludes* et *Mazeppa* en tête. C'est passer trop vite par-dessus ses deux compositions pour orchestre les plus importantes, la *Dante-Symphonie* et cette *Faust-Symphonie* qui se hissent au niveau de la *Sonate en si mineur* dans leur perfection artistique.

Leur relatif oubli vient en grande partie de leur décrochage de la tradition germanique d'écriture symphonique proprement dite, et aussi de leur orchestration qui s'éloigne volontairement des canons wagnériens pour s'approcher plus radicalement des conceptions tranchées d'un Berlioz. Encore aujourd'hui, la définition que Liszt donnait lui-même de sa condition « trifiurquée » à la couenne dure: pour les Français, il est un Hongrois pianiste, pour les Allemands, un Français qui ne saisit pas les arcanes de leur art, et pour les Hongrois, un étranger.

Le mélange aujourd'hui ne choque plus. Il reste cependant que sa musique fut fort longtemps mal jouée, surtout celle pour orchestre. Devant un monstre de substance et de trouvailles comme cette *Faust-Symphonie* en trois caractères (pas des personnages), des caractères: Faust, Marguerite et Méphistopheles, bien des chefs ont baissé les bras. Du catalogue restreint disponible, la version de Kurt Masur (avec l'orchestre du Gewandhaus de Leipzig) reste une solide référence.

Alors quelle surprise n'a-t-on pas à entendre ce qu'Iván Fischer offre ici. Ces précédents enregistrements, notamment de la musique de Bartók, avaient convaincu de la formidable dimension de ce musicien et aussi, à souligner, de la qualité exceptionnelle du Budapest Festival Orchestra. La réputation ne se dément pas.

S'il est à recommander une porte d'entrée royale pour découvrir cette *Faust-Symphonie*, c'est celle-ci. L'orchestre y est parfait, la prise de son extraordinaire, et le chef est plus qu'inspiré par son sujet, sachant en rendre les moindres intentions.

Dans le premier mouvement, *Faust*, les divers types d'harmonies et de couleurs instrumentales ne se contentent pas du simple rôle de « tâches de couleur ».

Au contraire, couleurs harmoniques — diatonie, chromatisme, quintes augmentées et septièmes diminuées, tout l'arsenal « moderne » de l'époque — et couleurs orchestrales — solos marqués, portandos, mélanges de timbres, caractérisation des idées par les instruments — sont intimement liées pour structurer la pâte de la musique.

Cette subtile et efficace charpente intellectuelle ne serait rien si le sens — l'émotion si vous préférez — et la beauté — celle de l'art, pas du kitsch — n'en étaient l'ultime et magnifié but.

De la quête de l'absolu à l'angoisse de l'ignorance en passant par l'aspiration noble du personnage, les plurielles facettes de *Faust* sont exprimées puis chimiquement moulues par les interprètes en une vision et une compréhension qui éclairent une nouvelle fois l'œuvre. La musique se hisse au même plan que le mythe et le chef-d'œuvre qui l'a inspiré, se laissant entraîner par l'« Éternel féminin » qui va clore la partition comme les pièces de Goethe ou le poème de Lenau.

Le mouvement consacré à Marguerite est pris avec un constant souci de concilier modernité et ro-

mantisme. Il y a bien un peu de sirop et de fadeur, il faut tout de même apprivoiser le public, mais la conception d'ensemble reste d'une pureté quasi wébérienne dans la mise en place des solos. Les instrumentistes du Budapest Festival Orchestra sont de fichus solistes pour tenir cela de manière si experte, rendant pleine justice à cette musique de chambre pour grand orchestre, leçon que Mahler saura répandre mieux que l'humble abbé qui a composé ce morceau.

Quant au finale, *Méphisto*, il s'agit comme presque le paragon de la force de vivre et de la joie sauvage. *Méphisto* détruit tous les thèmes de *Faust*, force agissante que l'orchestre s'amuse à vivifier avec une énergie — et une précision — inouïes.

Tous s'y donnent à cœur joie. Couleurs harmoniques et orchestrales encore une fois s'unissent pour ouvrir la porte à des horizons qui sonnent étonnamment actuels. On prend même un certain plaisir à augmenter le volume tant l'énergie dégageée est puissante.

Grand intérêt de ce disque: on propose les deux versions de la fin que Liszt a conçues, celle avec chœur et soliste, et celle purement instrumentale. Il n'y a qu'à programmer son appareil pour obtenir l'une ou l'autre manière de finir, et s'amuser à comparer. Je tais ma préférence mais ne peux m'empêcher de vous avertir qu'en dépit de son magnifique timbre, le ténor peine un peu. C'est que la tessiture est assez haute dans la *Chorus mysticus* que Liszt a choisi pour la version chorale. Pourtant, quelle belle mélodie!

Le livret est fort bien présenté, avec des reproductions de quelques illustrations des gravures de Delacroix à faites pour une édition du premier *Faust* de Goethe. Après une écoute aveugle, le lire vous donnera envie de réécouter la symphonie et de vous hisser, vous aussi, vers le monde meilleur que la promesse de l'art romantique voulait offrir.

BRAHMS — SONGS WITHOUT WORDS

Johannes Brahms: Transcription en ré majeur et pour violoncelle (de Paul Klegend) de la *Sonate pour violon et piano en sol majeur*, op. 78; Transcriptions pour violoncelle et piano de 11 lieder extraits de divers opus. Mischa Maisky, violoncelle; Pavel Gililov, piano. Durée: 68 min 45.
DGG 453 424-2

Après un premier jet réalisé avec des transcriptions de mélodies de Schubert, pas toujours très heureux d'ailleurs, revoici Mischa Maisky qui reprend son instrument pour nous faire chanter Brahms, écho d'une année anniversaire qui n'en finit pas de s'éteindre dans le monde du disque.

Curieusement, autant la musique de Schubert perdait au change, autant celle de Brahms gagne à ce nouvel éclairage sombre. Le programme est bien choisi et l'emphase de pathos juste assez réprimée pour qu'on se sente ravi de ce romantisme un peu lourd et profondément nostalgique.

Ce qui vaut pour les arrangements de lieder ne tient malheureusement pas pour la version violoncelle et piano de la première sonate pour violon. Est-ce l'instrumentiste



ou encore la prise de son, il semble que le violoncelle s'empâte dans sa sonorité et n'arrive pas à transmettre la douce clarté qui émane de cette œuvre.

Devant tant de « beau » son, la musique cherche à se frayer un chemin. Comme Brahms est un compositeur qui souvent demande de la patience en ce domaine, l'écoute devient longue, sinon parfois vaine. Un disque pour les mordus du violoncelle seulement, ou les inconditionnels de Maisky, que les autres auront avantage à laisser passer.

MERULO — BONIZZONI

Claudio Merulo: Toccates, ricercare, canzoni de tablature d'orgue divers. Fabio Bonizzonssi, clavecin et orgue. Durée: 69 min 15. Arcana A 30

Il est rare encore d'entendre de la musique baroque italienne pour clavier jouée sur les instruments idoines. Ce nouvel enregistrement apporte donc non seulement une nouveauté mais davantage une autre perspective de la manière italienne, un peu dans la foulée de ce que Catherine Todorowski tente ici de nous faire découvrir.

Le jeune Fabio Bonizzoni nous apporte tout le « pep » de la musique de Claudio Merulo, assez oublié aujourd'hui mais fort apprécié et influent en son temps. Les cycles pour orgue et clavecin présentés ici montrent une manière de concevoir le clavier — et surtout la sonorité des instruments! — bien loin de ce que l'amatour moyen peut s'imaginer de l'orgue ou du clavecin.

Le digitalisme de l'écriture est rendu à la perfection, le soleil illumine tout (je sais: c'est un cliché, mais parfois, comme ici, il a droit de cité), comme si une foi irrésistible en la vie était à la base de cette musique, la joie de faire sonner les instruments, plaisir physique de la musique, s'emparait de l'interprète et se communiquait avec bonheur.

Comme, en plus, les cycles pour orgue et clavecin alternent, on n'a guère le temps de se lasser, sinon que par une plume qui reste parfois un peu mécanique. Encore une fois cependant, la beauté du son sauve tout et fait apprécier la découverte.

VITRINE DU DISQUE

La bonne nouvelle à nouveau propagée

BLUES BROTHERS 2000
ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK
Artistes divers. Universal

C'est le samedi 18 novembre 1978, à 23h30 pile, qu'Elwood et Jake Blues débarquèrent. Ce n'était rien d'autre que le sketch d'intro du *Saturday Night Live* de cette semaine-là, avec les comédiens Dan Aykroyd et John Belushi derrière des lunettes noires.

Et puis, en 1980, il y eut *The Blues Brothers*, le film, et, tels Jake et Elwood dans l'église du révérend James Brown, je vis la lumière. C'est-à-dire que je signai avec les musiques soul et rhythm'n'blues un pacte à vie. A dix-neuf ans me furent révélés en vrac: les véritables musiciens de l'écurie soul Stax (Steve Cropper, Duck Dunn) au sein du Blues Brothers Band, puis Aretha Franklin en plein Soul Food Café, vociférant *Think* à son homme, puis Ray Charles intimant *Shake Your Tailfeather* aux clients du Ray's Music Exchange And Pawn Shop, etc. Un monde.

Ce fut la plus irrésistible des cautions: tous les petits Blancs pouvaient être des Blues Brothers. Suffisait d'arborer les lunettes appropriées. J'étais Jake, mon copain Alain était Elwood, et on roulait à tombeau ouvert dans la Bluesmobile (une Duster...) en écoutant Booker T. & The MG's.

La vie, désormais, serait filtrée en bleu. C'est précisément la grâce que je souhaite aux jeunes gens qui verront *Blues Brothers 2000*: craquer pour la meilleure musique jamais créée en Amérique. Puis se procurer la formidable bande sonore et, mis en appétit, remonter aux enregistrements originaux. Et propager à leur tour la bonne nouvelle. Alleluououououia.

Pas surprenant, en cela, que l'album du nouveau film ressemble comme un frère à l'album de 1980: les rites sont immuables. Aretha est encore là et enfonce *R-E-S-P-E-C-T* où ça fait du bien. Taj Mahal, Sam Moore et compagnie reprennent le gospel là où James Brown l'avait laissé. Eddie Floyd et Wilson Pickett (avec le jeune Jonny Lang) composent le numéro sacré de chez Stax: 634-5789. Dr. John prend la succession de Cab Calloway et plonge le *Season Of The Witch* de Donovan dans sa marmite vaudou.

Il y a évidemment une finale à tout casser, encore plus dévastatrice qu'en 1980: une ultime bataille de groupes entre le Blues Brothers Band et l'équipe toute étoilée des Louisiana Gator Boys, comprenant B. B. King, Eric Clapton, Steve Winwood, Bo Diddley, Isaac Hayes, Lou Rawls, ainsi qu'un tas de jazzmans légendaires. Je ne vous dis pas qui gagne. Ou alors si: la musique.

Sylvain Cormier

HEAVEN
Jai. RCA (BMG)

Nino Ferrer l'a dit pour tous les autres: « *Je voudrais être noir!* » C'est fou la quantité de blancs-becs qui ont voulu être Stevie Wonder, Marvin Gaye ou Smokey Robinson. Evidemment, ils n'y arrivent jamais, puisqu'il n'y a de Miracles que chez Motown (calembour gratuit). Un constat d'échec qui n'empêche pas le soul-àux-yeux-bleus de donner régulièrement naissance à de nouveaux avatars. Voici donc l'angélique Jai, Jason Rowe au civil, freluquet cravaté de 23 ans qui fait roucouler depuis quelques mois l'Angleterre avec une balade jamesbondienne du meilleur effet intitulée *I Believe*. Laquelle renvoie plus immédiatement à Boy George et *The Crying Game* qu'à Marvin Gaye, mais bon, je chipote. C'est noir, mais noir pâle, noir et blanc comme le très beau clip néo-mod diffusé ces jours-ci en rotation massive à MusiquePlus. Dans le genre, c'est extrêmement agréable à l'œil comme à l'oreille, de quoi permettre au suave Jai de durer le temps de faire fondre la glace: sa version cocktail lounge deluxe du *Cry Me A River* de Julie London pénètre mieux les pores qu'une poche de gros sel les toitures.

Sylvain Cormier

JAZZ UNDERGROUND, LIVE AT SMALLS
Étiquette Impulse

Voilà un album bien nommé: *Jazz Underground*. Ce jazz d'en dessous qui nous est proposé est celui de jeunes musiciens habitant New York mais qui n'avaient pas l'occasion de s'exprimer jusqu'à ce qu'un certain Mitch Borden ouvre un club bien baptisé, soit Smalls. Situé en plein cœur de Greenwich Village, à quelques pas à peine de la 7^e avenue, Smalls est devenu le point de chute favori des moins de trente ans qui en veulent.

Au début de juillet dernier, l'étiquette Impulse a décidé d'enregistrer quelques-uns de ces musiciens qui, soir après soir, attirent une foule plus intéressée par la découverte, l'aventure, que par le confort du Blue Note. S'il y a une politique, chez Smalls s'entend, c'est bien celle de ne pas en avoir. Autrement dit, chez Smalls, on favorise le jam. Et rien que cela.

Ceci explique cela: l'album *Jazz Underground* rassemble des musiciens passionnés. C'est bebop, très bebop. C'est un album très beat comme dans « *beat generation* » et non « *world beat* ».

Serge Truffaut

Le Quatuor Alcan est de retour

Jeudi le 5 mars 98 20h00

Admission: 25\$ Étudiant(e)s: 15\$

Le Gala Gestion 1^{ère} Édition

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
rue Sanguinet / Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

MÉLODIES

L'unique magasin de disques
exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE
L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 1L2
Tél.: (514) 845-1736
Fax: (514) 845-7233

N.B.

À LA

CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

Ne manquez pas **DÉBOUSSOLÉ**, une œuvre créée en direct au studio 12 de la Maison de Radio-Canada. Le public est invité à assister à cette prestation.
Réservations: (514) 597-7787
Une émission d'Hélène Prévost
LE NAVIRE "NIGHT"
Dimanche à 21 h 30

MARTIN BEAVER et MARTIN FOSTER, violon, NEAL GRIPP et DOUGLAS McNABNEY, alto, ELIZABETH DOLIN et GUY FOUQUET, violoncelle, dans le cadre des **RADIO-CONCERTS DU CENTRE PIERRE-PÉLADEAU** en direct de la salle Pierre-Mercure.
Anim. Françoise Davoine
Réal.-coord. Christiane LeBlanc
Lundi à 20 h

LE CHEMIN DES PASSES DANGEREUSES, pièce très attendue, fera l'objet d'une table ronde animée par Winston McQuade avec l'auteur **MICHEL MARC BOUCHARD**, le metteur en scène **SERGE DENONCOURT** et la professeure **DOMINIQUE LAFON**.
Réal. Lise Létourneau
Lundi à 22 h

AD REFERENDUM II, finale de ce concours international organisé par la SMCQ en direct de la salle Pierre-Mercure à Montréal. Le public en salle choisira, par vote secret, le gagnant parmi les œuvres sélectionnées. Avec **l'Ensemble de la SMCQ** dirigé par **WALTER BOUDREAU**.
Anim. Mario Paquet
Réal. Laurent Major
Mercredi à 20 h

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LA MONTRÉGIE, direction: **MARC DAVID**, avec **PIERRE VINCENT PLANTE**, cor anglais, dans un concert enregistré le 21 février dernier au Théâtre Palace de Granby.
Anim. Francine Moreau
Réal.-coord. Michèle Vaudry
Jeudi à 20 h

LES COULISSES DE L'ÉCRAN, 2^e ÉDITION - dix nouvelles émissions où **FRANCINE LAURENDEAU** nous fait découvrir les multiples métiers du cinéma.
Du lundi au vendredi à 11 h